

- LA REVUE D'HISTOIRE DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN -

# SaguenayensiA

Volume 47, numéro 3 juillet-septembre 2005



## Varia Saguenayensia

7,95\$

# MERCI À NOS GÉNÉREUX DONATEURS!

## MEMBRES HONORAIRES

Alcan  
M. Robert Bergeron, Saint-Lambert

M<sup>e</sup> Marcel Claveau, Chicoutimi  
Mgr Jean-Guy Couture, Chicoutimi

M. Albert Larouche, Chicoutimi  
M. Paul-Gaston Tremblay, Chicoutimi

## MEMBRES CORPORATIFS ( 500 \$ ET PLUS )

Abitibi-Consolidated inc.  
CEM Consultants inc., Chicoutimi

Sœurs Antoniennes-de-Marie, Chicoutimi  
Sœurs Augustines, Chicoutimi

Sœurs Ursulines, Roberval

## MEMBRES À VIE

Dr Louis Bélanger, Montréal  
M. Paul-A. Bergeron, Chicoutimi  
Dr Jean-Charles Claveau, Québec  
Mme Annette S.-Fortin, Hébertville  
M. Réjean Fournier, Jonquière  
M. Gérard Gaudreault, Chicoutimi  
M<sup>e</sup> Claude Gauthier, Chicoutimi  
Mme Pierrette Girard-Beaulieu, La Tuque  
M. Gilbert Gravel, Chicoutimi  
Dr Richard Harvey, Sherbrooke

M. Desmond Hudson, Plainfield, NH  
M. Patrick Lapointe, Jonquière  
M. Roger Larouche, Falardeau  
M. Jean-Marie Lemay, Alma  
M. Paul-Eugène Lemieux, Jonquière  
Abbé Ernest Lévesque, Chicoutimi  
M. Réal Lévesque, Jonquière  
M. Maurice Ouellette, Chicoutimi  
M. Bernard Pelletier, Chicoutimi  
M. Georges-Henri Perron, Chicoutimi

Mme Monique Perron, Québec  
M. Gilles Rinfret, Chicoutimi  
Scierie Saguenay, La Baie  
M. Roger Samson, Beauport  
M. Gérard Tremblay, Chicoutimi  
M. Jean-Hugues Tremblay, Chicoutimi  
M. René Tremblay, Chicoutimi  
Mme Céline Turcotte, Chicoutimi  
Abbé Jean-Paul Vincent, Albanel

## MEMBRES BIENFAITEURS ( 100 \$ À 499 \$ )

Mme Laurette Angers, Jonquière  
M. Rosaire Boivin, Chicoutimi  
Mme Gemma Boulianne, Chicoutimi  
M. Jacques Chouinard, Chicoutimi  
M. Aimé Gagné, Outremont

M. Fernand Gagnon, La Baie  
Mme Michelle Harvey, Québec  
Mme Ruth B. Lachapelle, Boucherville  
M. Alyre Martin, Chicoutimi  
M. Gérard-A. Morin, Alma

M. Jean-Marc Patoine, Jonquière  
M. Maurice Potvin, Montréal  
M. Rémi Roussel, Chicoutimi  
M. Jean-Pierre Saint-Laurent, Alma  
Dr Yves Savard, Chicoutimi

## MEMBRES DE SOUTIEN ( 20 \$ À 99 \$ )

### ( 50 \$ À 99 \$ )

Mme Céline T-Beaulieu, Québec  
M. Michel-Marc Bouchard, Montréal  
M. Rosaire Desgagné, La Salle  
Mme Marie Dharmalingam, Toronto  
Mme Janine Dufour-Boucher, Jonquière  
R. P. Albert Dumont, Montréal  
M. Thomas Donohue, Montréal  
M. Jean-Marie Hachey, Chicoutimi  
M. Éric Gagnon, Chicoutimi  
M. C. A. Gauthier, Jonquière  
M. Albert-E. Jean, Chicoutimi  
M. Maurice Ouellette, Chicoutimi  
M. Camil Plourde, Chicoutimi  
M. Henri-Louis Renaud, Jonquière  
M. Eugène Roy, Métabetchouan-Lac-à-La-Croix  
Sœurs de Notre-Dame du Bon Conseil, Chicoutimi  
Sœurs Augustines de Roberval  
M. Aurélien Tremblay, Chicoutimi

M. Bernard Angers, Chicoutimi  
M. Raoul Bastarache, Ville d'Anjou  
M. Jean-Eudes Bergeron, Métabetchouan  
Mme Jacqueline Beaulieu, Chicoutimi  
M. Ronald Blair, Québec  
M. Gabriel Bouchard, Charlesbourg  
Mme Antoinette Brassard, Jonquière  
M. Bernard Cauchon, Laterrière  
Abbé Rosaire Côté, Métabetchouan  
M. Jean Coutu, Chicoutimi  
M. Pierre De Champlain, La Baie  
M. Ernest Dauphinais, Falardeau  
Mme Jacqueline L. Demers, Saint-Félicien  
M. Jean-François Drapeau, Notre-Dame-du-Lac  
Mme Marthe Drolet, Jonquière  
M. Armand Gagnon, La Baie  
M. Jean-Rock Gagnon, Chicoutimi  
M. Victor Gagnon, Chicoutimi  
M. Fernand Gravel, Chicoutimi  
M. Jacques Gravel, Chicoutimi  
M. Joseph Gravel, Chicoutimi

### ( 20 \$ À 49 \$ )

M. Jean Lacasse, Piedmont  
M. Jacques Lambert, Sainte-Foy  
M. Alayn Larouche, Montréal  
M. Benoit Larouche, Saint-Léonard  
M. Réginald Lavoie, Saint-Fulgence  
M. Jean Lessard, Boisbriand  
Abbé Camil Lévesque, Chicoutimi  
M. Gilles Maltais, Chicoutimi  
Mgr Roch Pedneault, Chicoutimi  
M. Jean Perron, Saint-Charles-Boromé  
Mme Julienne Perron, La Baie  
Dr Alyre J. Picard, Alma  
M. François Plourde, Montréal  
M. Claude Potvin, Laterrière  
M. Claude Richard, La Baie  
M. Jean Riverin, Chicoutimi  
M. Marcel Sainte-Croix, Saint-Fulgence  
Mme Claire Simard, Jonquière  
M. Jean Tremblay, Chicoutimi  
M. Joseph-Édouard Tremblay, Chicoutimi  
Mme Pierrette Tremblay, Chocoutimi

*La Société historique du Saguenay tient à remercier ceux et celles qui donnent 20 \$ et moins.*



## Publications en ligne de la Société historique du Saguenay

### Recherche

- ⊙ La recherche s'effectue par mots-clés parmi les titres et les auteurs de chaque numéro, en utilisant un thème, un endroit, une année ou un auteur précis. La base de données recherche tous les mots inscrits individuellement dans l'indexation.
- ⊙ La reconnaissance optique de caractères (ROC) est active à chaque fichier numérique. Pour une recherche à l'intérieur de chaque numéro, il est conseillé d'utiliser la boîte de dialogue *Rechercher / Find* (CTRL + F).
- ⊙ Tous les titres d'articles sont répertoriés dans la table des matières des fichiers numériques (signets).

### Règles d'utilisation

- ⊙ Les auteurs conservent leurs droits d'auteurs.
- ⊙ La Société historique du Saguenay conserve ses droits en tant qu'éditeur.
- ⊙ En vertu des dispositions de la [Loi sur le droit d'auteur](#), les articles parus ne peuvent être reproduits totalement ou partiellement, traduits, distribués ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.
- ⊙ La référence aux informations disponibles est obligatoire. Elle doit comprendre les noms et prénoms des auteurs, le titre de l'article, le titre du périodique, l'année de publication ainsi que la page de référence.
- ⊙ Il est de la responsabilité de l'utilisateur de se conformer aux différentes lois en vigueur.

### Bases de données en ligne

- ⊙ Pour plus de contenus historiques, des lectures et recherches supplémentaires sont possibles grâce aux bases de données<sup>1</sup> de la Société historique du Saguenay au [www.shistoriquesaguenay.com](http://www.shistoriquesaguenay.com) :
  - Publications en ligne
  - Archives en ligne
  - Bibliothèque en ligne
  - Images en ligne
  - Capsules historiques
  - Et autres

### Devenir membre de la Société historique du Saguenay

- ⊙ Avec votre appui, vous participez à la mission de la Société historique du Saguenay qui est de diffuser, acquérir, traiter et conserver le patrimoine documentaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Être membre de la Société historique du Saguenay vous donne accès à la revue d'histoire *Saguenayensia*, ainsi qu'à des escomptes sur des produits en boutique et des reproductions de documents d'archives. Visitez notre [boutique en ligne](#) pour découvrir la variété des produits disponibles.

<sup>1</sup> Les bases de données disponibles peuvent varier.



# SAGUENAYENSIA

Publiée depuis 1959 par la Société historique du Saguenay

Volume 47, numéro 3, juillet-septembre 2005

La revue d'histoire régionale *Saguenayensia* est publiée trimestriellement par la :

Société historique du Saguenay

930, Jacques-Cartier Est,

Chicoutimi, Québec

G7H 7K9

Tél. : (418) 549-2805

Fax : (418) 549-3701

Courriel : shs@cybernaute.com

Site internet : www.shistoriquesaguenay.com

Les avis de changement d'adresse, les exemplaires non distribués et les demandes d'abonnement doivent parvenir à l'adresse mentionnée ci-dessus. Port de retour garanti. Envoi de publication : enregistrement no 08720. Postes Canada : # client 02093618.

La revue *Saguenayensia* reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour ses dépenses d'envoi postal.

La direction de *Saguenayensia* laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leur texte. Les articles parus dans *Saguenayensia* ne peuvent être reproduits, traduits ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.

La Société historique du Saguenay est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

La revue *Saguenayensia* est subventionnée par la Fondation de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2005  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN0581-295X

Tarifs d'abonnement : Particulier : 30 \$  
Institutions : 40 \$  
Autres pays : 45 \$  
Ce numéro : 7,95 \$

**Couverture** : Le bureau de poste de Chicoutimi en 1906. (source : SHS, fonds Louis-Philippe Desbiens)



## Sommaire

- 3** Les grands événements de l'année 1905  
par Caroline Toulouse
- 14** L'édifice du bureau de poste de Chicoutimi (1905-1958)  
par Éric Tremblay
- 23** La paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus : 75 ans au carrefour de l'histoire  
par Gabriel Berberi
- 29** Les Émond dans la région  
par Pierre-Maurice Hébert
- 33** Le récit de Chicoutimi : l'éducation (première partie)  
par Julien Bergeron et Steeve Barette
- 35** À TRAVERS LES ARCHIVES
- 36** D'UNE PAGE À L'AUTRE
- 38** LES MÉCONNUS DE L'HISTOIRE
- 40** EN BREF...
- 41** SITE ET MONUMENT

# LE MOT DE PRÉSENTATION

## Les activités estivales de la Société historique du Saguenay

Le mois de juin est pour nous l'occasion de diffuser l'histoire « hors les murs ». Tout d'abord nous avons lancé les *Veillées de Saguenayensia* avec la croisière historique à bord du bateau *La Marjolaine*. Encore cette année le beau temps était au rendez-vous. Plus de 200 personnes ont assisté à notre troisième croisière, le 11 juin, qui partait de Chicoutimi en direction du cap Jaseux. Le conférencier invité, l'historien Jérôme Gagnon, fut fort apprécié des gens sur le bateau.

Toujours le 11 juin, journée de la fête du Saguenay–Lac-Saint-Jean, la Société historique du Saguenay, en collaboration avec Ville Saguenay, organisait l'activité commémorative de cette fête à l'église Saint-Alexis de Grande-Baie. Pour l'occasion, un nouveau membre de l'Ordre des Vingt-et-Un a été nommé; il s'agit de l'athlète bien connu, Pierre Lavoie. L'Ordre des Vingt-et-Un existe depuis 1969 et vise à souligner le bénévolat, l'implication dans son milieu et le dévouement de la personne nommée.

Pour sa 6<sup>e</sup> saison, la Société historique du Saguenay propose, les populaires *Veillées de Saguenayensia*. Cette année, elles ont débuté le 15 juin et se termineront le 27 juillet. Au cours de l'été, nous nous déplacerons dans les arrondissements de Chicoutimi, Jonquière et La Baie.

Nous sommes heureux également de vous présenter ce numéro libre de la revue *Saguenayensia*. Notre *Varia Saguenayensia* comprend des articles portant sur les grands événements de 1905, l'édifice du bureau de poste de Chicoutimi, les 75 ans de la paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et les Émond dans la région.

Bonne lecture!

*Éric Tremblay,*  
Directeur général par intérim

### Saguenayensia

#### **Rédactrice**

Louise Bouchard

#### **Comité de rédaction**

Dany Côté, *Centre d'histoire Sir-William-Price*  
Jérôme Gagnon, *Étudiant en maîtrise UQAC*  
Érik Langevin, *UQAC, Laboratoire d'archéologie*  
Éric Tremblay, *Société historique du Saguenay*  
Gervais Tremblay, *Groupe de recherche en histoire*  
Caroline Toulouse, *Étudiante bac en histoire*

#### **Comité de correction**

Thérèse Trudel

#### **Représentante de la Fondation de l'UQAC**

Suzie Robichaud

#### **Mise en page**

Louise Bouchard

#### **Numérisation des photographies**

Jean-Pierre Villeneuve

#### **Révision des épreuves**

Louise Bouchard, Dany Côté, Colombe Dallaire

#### **Impression**

Imprimerie commerciale

### Société historique du Saguenay

#### **Conseil d'administration**

Lorenzo Beaulieu, président  
Jean-Claude Basque, vice-président  
Ronald Boivin, trésorier  
Jean Tremblay, secrétaire  
Mimi-Constance Couture, J.-E. Falardeau,  
Lise Gagnon, Laurence Pedneault,  
Patrice Tremblay, Michel Savard,  
Val Rasmussen, administrateurs.

#### **Bénévoles**

Miville Corneau, Bernard Cauchon,  
Thérèse Coulombe, Monique Desgagné,  
Albert Larouche, Rita Lavoie, André Marchand,  
Sophie Simard.

### La fondation Mgr Victor Tremblay

Eddy Lalancette, président  
Gilbert Gravel, Jean Laflamme, vice-présidents  
Charles Tremblay, trésorier  
Louise Bouchard, secrétaire  
Lorenzo Beaulieu, Ronald Boivin, Marcel Claveau,  
Jean Grimard, Mona Lessard, Aurélien Tremblay,  
Gaston Tremblay.

# Les grands événements de l'année 1905

par **Caroline Toulouse**  
Bachelière en histoire

## Dans le monde

L'année 1905 est le théâtre de tensions importantes et d'intérêt mondial. L'Europe entre alors dans une période inquiète. Face à de nombreux antagonismes, les grandes puissances ont établi des systèmes d'alliances. Jusqu'alors, les crises découlant de leurs visées impérialistes étaient demeurées localisées. En 1905, un changement s'effectue alors que les grandes puissances, liées par diverses alliances, se retrouvent face à face et que la crise marocaine passe au premier plan des préoccupations.

Presque tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, la France a travaillé à faire du Maroc une de ses colonies. Occupée par des conflits en Tunisie et en Égypte, elle dut cependant se contenter d'un protectorat au Maroc. Alors que la France affirme son intention de faire le protectorat par une pénétration pacifique, l'Allemagne, ayant des intérêts économiques mais surtout politiques au Maroc, tente de freiner l'impérialisme français et de faire tomber l'Entente cordiale (1904, France-Angleterre), la plaçant dans une position géostratégique inconfortable. Le 31 mars 1905, Guillaume II, empereur d'Allemagne, va à Tanger et y fait un discours dans lequel il assure au sultan du Maroc de soutenir la souveraineté de son pays alors menacée par les Français. Ne pouvant obtenir le soutien de son allié russe, embourbé dans le conflit russo-japonais et les troubles intérieurs, la France, considérant qu'il s'agit d'une provocation de la part de l'Allemagne, se tourne vers l'Angleterre qui lui donne son appui. Ce conflit, à prime abord lointain, amène la France au bord de la guerre.

La question marocaine sera toutefois réglée en janvier 1906, lors de la conférence internationale d'Algésiras plaçant le Maroc sous contrôle international. Le règlement du conflit n'est cependant pas définitif, car une deuxième crise marocaine éclatera en 1911. Les tensions entre les grandes puissances demeurent donc, s'accroissant en traversant les crises qui suivront, menant ainsi le monde vers la Grande Guerre de 1914-1918.

## La Russie

Au tournant du siècle, la Russie est dans une période de profonds bouleversements. Demeurant malgré tout un pays agricole,

la Russie connaît une croissance industrielle phénoménale. Il s'en suivra d'ailleurs la formation de mouvements ouvriers. Le système politique russe traditionnel, autocratique, se présente comme un système archaïque lors du processus d'industrialisation. Ainsi, le pouvoir politique est en pleine dégénérescence, alors qu'il ne réussit pas à répondre aux besoins nouveaux de la société. Ces changements sociaux et économiques s'accompagnent donc d'un bouillonnement politique, l'opposition se multipliant, avec la naissance, par exemple, du Parti ouvrier social-démocrate (partagé entre bolcheviks et mencheviks).

Sur le plan international, les volontés expansionnistes du régime tsariste à l'est, soit en ce qui concerne la Mandchourie et la Corée, entrent en conflit avec le Japon. Une rivalité oppose effectivement la Russie et ce dernier depuis les débuts de la construction, en 1891, du Transsibérien, chemin de fer qui traverse la Mandchourie, riche en matières premières et donc convoitée par les deux pays. Par l'intervention des grandes puissances suite à la guerre ayant opposé la Chine au Japon, qui contraindra ce dernier à renoncer à la plupart de ses conquêtes sur la Chine (1895), la Russie avait obtenu beaucoup d'avantages, tels des concessions sur le chemin de fer de l'Est chinois à travers la Mandchourie (1896) et la presqu'île du Leao-Tong (1898), où Port-Arthur, concession russe en Chine du Nord-Est, fut aménagé; conquêtes que le Japon n'avait cependant pas cédées sans rancune. De plus, l'insurrection des Boxers (1900) permet à la Russie d'occuper militairement la Mandchourie.

De 1891 à 1903, a donc lieu la construction du Transsibérien, moteur de l'industrialisation russe, mais aussi symbole des volontés expansionnistes du régime tsariste. En 1904, le Japon réagit. Soutenu par l'Angleterre, il propose un partage de la Mandchourie avec la Russie, ce qui lui laisserait le sud et la Corée. Cependant, il apparaît alors nécessaire de recourir aux armes afin d'en arriver à une entente. C'est alors que sans déclaration de guerre, le Japon frappe à Port-Arthur le 8 février 1904.

Lors de ces événements, la flotte japonaise effectue un siège à Port-Arthur (qui capitulera le 2 janvier 1905). Le Japon débar-

que également en Corée et se rend maître des mers par cette attaque.

Les défaites russes se succèdent et la Russie se voit ainsi vite contrainte à négocier. Cette dernière était en effet mal préparée pour cette guerre. Également, le Transsibérien n'était que plus ou moins efficace pour acheminer les renforts en provenance d'une Russie affaiblie de l'intérieur par l'agitation préluant la révolution de 1905 que la guerre précipite.

Suite à l'anéantissement en 40 minutes de la flotte russe de l'amiral Zinovi Rojdestvenski, venue de la Mer Baltique en un périple de sept mois et demi afin de tenter de libérer Port-Arthur, le 27 mai 1905 à Tsushima, dans le détroit de Corée, par la flotte de l'amiral Heihachiro Togo, la Russie se voit finalement contrainte de négocier.

Un armistice est enfin conclu. Le traité alors signé à Portsmouth, aux États-Unis, le 5 septembre 1905, stipule que la Russie cède notamment au Japon son bail sur la péninsule du Liadong et sa base à Port-Arthur, ainsi que le sud de l'île Sakhaline, en plus de reconnaître le protectorat japonais en Corée. À cette occasion, les deux pays restituent la Mandchourie à la Chine.

Il est important de noter qu'à l'échelle mondiale, l'issue du conflit russo-japonais est lourde de sens car il s'agit d'une première victoire d'une nation asiatique sur une nation occidentale.

Il y a, pendant cette guerre impopulaire et désastreuse, un mouvement de défaitisme en Russie alors que le peuple réclame une réforme agraire de même que l'amélioration des conditions de travail. L'insatisfaction grandissante mène à des manifestations et à des émeutes. La première révolution russe de 1905 se compose de plusieurs mouvements confus. Le 22 janvier, mené par le pope Gapone, le peuple descend dans les rues de Saint-Pétersbourg et manifeste pacifiquement devant le palais d'hiver, afin de présenter au Tsar Nicolas II une pétition en faveur de réformes sociales et politiques. En guise de réponse, les cosaques tirent sur la foule, faisant des centaines de morts et des milliers de blessés. Les affrontements prennent surtout place sur la perspective Nevski et près du palais d'hiver. Cette journée est tristement baptisée « Dimanche Rouge ». Par cet acte, le tsar perd la confiance presque mystique qu'avait en lui une grande partie de son peuple. La grève générale s'étend alors partout à travers la Russie. Des soviets (assemblées) sont mis sur pied par le peuple. Des mutineries ont lieu, dont la plus retentissante est celle du cuirassé « Potemkine », qui se déclare à la fin juin. Cette dernière éclate alors qu'un marin se plaignant de la viande avariée se voit abattu



Les journées révolutionnaires à Saint-Pétersbourg sont le début d'un mouvement que Lénine qualifiera de répétition générale de 1917.

tirée de : La révolution russe, p. 22

par un officier. Le « Potemkine », qui trouva refuge en Roumanie le 9 juillet, devient un symbole de la révolution.

La répression est sanglante mais le tsar Nicolas II se voit tout de même contraint de faire quelques concessions. Par l'acte du 19 août, il forme donc la « Douma », une assemblée représentative avec pouvoir consultatif uniquement, donnant alors l'illusion d'un progrès démocratique.

Le 7 octobre est proclamée une grève générale à travers toute la Russie, mouvement le plus important au monde par son ampleur. La répression ne suffit dès lors plus et le tsar doit, par le *Manifeste d'octobre*, prévoir un suffrage universel de même qu'une assemblée législative, ainsi que promettre des libertés civiles. Il s'agissait cependant encore d'illusions ne menant pas à l'instauration d'un réel régime parlementaire.

### **Sun Yat-Sen et la Ligue jurée**

La victoire du Japon sur la Russie a démontré l'efficacité de la modernisation radicale de ce pays. En Chine, alors que l'on constate sur ce plan un retard par rapport aux autres pays, cela attise les rancunes contre la dynastie mandchoue des Qing. Malgré quelques réformes, l'impératrice Ts'eu-Hi ne peut satisfaire aux exigences des réformistes. À son décès en 1908, la révolution est déjà mise en marche par Sun Yat-Sen, un intellectuel réformateur, qui fonde, le 20 août 1905 à Tokyo, la Ligue jurée (Tongmenghui), proposant le renversement du régime mandchou et l'instauration d'une république chinoise. Il établit alors les Trois principes du peuple, soit le nationalisme, la démocratie et le bien-être social. Après plusieurs tentatives de soulèvements armés, l'insurrection de Wuchang en octobre 1911 précipite la chute de la dynastie et Sun Yat-Sen est nommé président provisoire de la République de

Chine. En août 1912, la Ligue jurée de Sun Yat-sen devient le Parti nationaliste Guomindang.

### L'indépendance de la Norvège

En Europe du Nord, le sentiment national connaît un essor en Norvège, pays ayant été uni à la Suède en 1814. Formant malgré tout une nation distincte, la Norvège possédait ses propres institutions. Toutefois, son souverain et son ministre des Affaires étrangères étaient ceux de la Suède. Les rapports entre les deux pays s'enveniment alors que les Norvégiens, ayant à l'étranger des intérêts commerciaux plus considérables que la Suède, se plaignent que cet aspect soit géré par la Suède. Les tensions aboutiront presque à une guerre, heureusement évitée par la modération du souverain Oscar II (1872-1907). Le 13 août 1905, la séparation de la Suède et de la Norvège est décidée à la conférence de Karlstad. Émancipée, cette dernière prend pour souverain Haakon VII, fils du roi du Danemark.

### Sciences, lettres et arts

Un jeune savant allemand, occupant un modeste emploi à l'Office fédéral des brevets techniques à Berne, fait une découverte révolutionnaire. Cet homme, nommé Albert Einstein, publie en 1905, dans les *Annales de physique*, un mémoire traitant de ce qu'il appelle la « relativité restreinte ». La théorie d'Einstein remet en question les postulats de la dynamique classique. Auparavant, l'espace, le temps et la matière étaient considérés comme des phénomènes indépendants les uns des autres : il postule le contraire. Ainsi, rien n'est absolu, tout est relatif à l'observateur.

Dans le domaine des lettres, le 24 mars 1905 marque la mort de Jules Verne, grand écrivain ayant amené un nouveau genre, le roman scientifique et géographique. Il dépeint des univers fantastiques à travers ses œuvres, dont la plus célèbre est le *Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873). On lui doit plusieurs autres romans dont *Voyage au centre de la terre* (1864), *De la terre à la lune* (1865) et *Vingt mille lieues sous les mers* (1870).

En ce qui concerne les arts, l'année 1905 marque la naissance du fauvisme. Le fauvisme, mouvement pictural français du début du XX<sup>e</sup> siècle, doit son nom à Louis Vauxcelles, critique du *Gil Blas*, qui, lors du Salon d'automne de 1905, qualifie la salle centrale de

« cage aux fauves » devant la libération de la couleur et de la forme à travers ces œuvres. On y trouve des œuvres d'artistes tels Matisse, Marquet et Derain.

Le fauvisme est notamment influencé par Van Gogh, des néo-impressionnistes tels Signac ou Cross et Gauguin. Ce courant pictural s'inscrit dans un contexte où l'art tend à vouloir s'émanciper de ses formes traditionnelles, n'acceptant dorénavant plus d'être asservi au principe aristotélicien de la mimésis. Il n'est plus restreint à une représentation de la nature mais s'intéresse à celle des sentiments. Gustave Moreau influence lui aussi l'émergence du fauvisme en proposant à ses élèves, notamment Matisse, Marquet et Rouault, de se concentrer sur la réalité du sentiment intérieur.

Le fauvisme tend à tout exprimer par l'orchestration de couleurs pures. On peut associer le fauvisme au plus vaste mouvement européen connu sous le terme général d'expressionnisme.

En Allemagne, les artistes de *Die Brücke* participent à ce courant. Le fauvisme ouvre la voie au cubisme, au surréalisme et à l'abstraction, enfin, à la révolution qui secoue l'art pendant les trois quarts de siècle qui suivront. Dès 1908, la plupart des Fauves explorent d'autres avenues.

*Die Brücke* est un groupe formé en 1905 par Ernst Ludwig Kirchner, Erich Heckel, Karl Schmidt-Rottluff et Fritz Bleyl. Le terme en est donné par Schmidt-Rottluff, et exprime ainsi une volonté de rassembler toutes les tendances non académiques en Allemagne. Ce courant ouvre la voie à la peinture moderne en Allemagne.

### Le Canada

L'année 1905 s'inscrit dans une importante ère d'immigrations pour le Canada, alors que l'Ouest du pays se développe à son gré. Pour favoriser ce peuplement, le gouvernement Laurier, par le biais du ministre de l'immigration Clifford Sifton, favorise la diffusion de journaux et brochures qui dépeignent ce dernier endroit comme un paradis terrestre.

La politique d'immigration du Canada prend un tournant nouveau avec la nomination, par le premier ministre Wilfrid Laurier, de Frank Oliver (1853-1933), qui est alors député d'Edmonton, au poste de ministre de l'Intérieur et de surintendant des Affaires



Reproduction de la première page de *La famille sans nom* de Jules Verne de l'édition 1867.

SNS, Jules Verne, La famille sans nom.

indiennes. Malgré son approche de l'immigration qui diffère quelque peu de Sifton, c'est ce dernier qui le recommanda pour ce poste.

Ayant quitté l'école secondaire pour entreprendre une carrière dans l'imprimerie, Frank Oliver parcourt d'abord l'Ouest canadien, pour finalement s'établir à Edmonton, où il fonde le *Bulletin*, qui sera le premier journal de l'Alberta. C'est en 1896 qu'il est élu à la Chambre des communes. Frank Oliver considère que le Canada peut prospérer avec une arrivée massive d'immigrants, mais est cependant préoccupé par la protection des valeurs et des aspirations des Canadiens. Afin de préserver l'identité de la nation, il établit donc une hiérarchie déterminant quels colons seraient les plus aptes à contribuer au développement de l'Ouest. Au sommet de celle-ci, on retrouve bien sûr les Canadiens habitant l'est, suivis des immigrants britanniques et ensuite des Américains. Ainsi, l'arrivée de Frank Oliver comme ministre de l'Intérieur marque un changement dans la politique d'immigration du Canada, qui se resserre alors, ce qui sera notamment perceptible avec la Loi sur l'immigration de 1906. En effet, la politique d'immigration sera alors plus restrictive et procédera par sélection ethnique privilégiant l'immigration anglo-saxonne.

Ces développements potentiels ne sont toutefois possibles, le gouvernement souhaitant notamment permettre une colonisation pacifique des terres à blé de l'Ouest, qu'en négociant avec les autochtones l'abrogation de leurs titres dans les régions visées. D'ailleurs, l'établissement de la nouvelle province de la Saskatchewan en 1905 sera favorisé par l'ouverture de négociations pour le traité n° 10, qui sera effectif dès l'année suivante.

Dans cette optique d'acquisition de territoire en vue de former le pays, le gouvernement négocie, en 1905, le traité n° 9, soit le traité de la Baie-James. Durant l'année, trois commissaires gouvernementaux rencontreront des représentants des autochtones habitant le territoire visé en divers endroits de celui-ci. C'est pour ouvrir à la colonisation des étendues de terre dans la province d'Ontario, ouverture à l'immigration, à l'exploitation forestière et minière ainsi qu'au commerce, que le gouvernement du Canada souhaite s'approprier les titres des autochtones habitant ces lieux. Au terme des négociations, il se voit ainsi céder à perpétuité les droits, titres et privilèges pour une étendue de terre d'une superficie d'environ 9000 milles carrés, bornée par les frontières de l'Ontario à l'est et au nord, puis au sud par les territoires cédés par les traités Robinson-Supérieur et Robinson-Huron de 1850, et enfin à l'ouest, par le territoire cédé avec le traité n° 3 de l'Angle

nord-ouest. En retour, les autochtones conserveront leurs droits de chasse, de trappe et de pêche dans le territoire cédé. La possibilité demeure cependant que ces activités soient sujettes à des réglementations. L'établissement d'une réserve est décidé, à raison d'environ un mille carré de terre pour chaque famille de cinq personnes, soit approximativement 140 milles carrés de réserve. Satisfaite de l'entente convenue, Sa Majesté offre en cadeau huit dollars comptant à chaque autochtone, de même qu'une subvention annuelle de quatre dollars. Enfin, le gouvernement s'engage à fournir des institutions afin d'assurer l'instruction des enfants autochtones.



Wilfrid Laurier,  
premier ministre du Canada  
de 1896-1911

(source : ANQC, Coll. de la SHS, n° 540)

La plupart des immigrants se dirigent donc vers l'Ouest canadien et l'endroit est naturellement appelé à se développer. Les « Territoires du Nord-Ouest », reconnus ainsi légalement par le Canada en 1870, couvraient à l'origine de vastes espaces, quelque peu réduits par la suite, alors que d'importantes sections seront annexées aux provinces du Québec, de l'Ontario et du Manitoba. D'autre part, une vaste région des territoires du Nord-Ouest, située plus au sud, verra sa population augmenter, en raison de l'attrait qu'elle exerce sur les colons et les immigrants avec sa richesse en ressources naturelles. Il y a donc une importante croissance de la population dans cette région, qui se dote, par conséquent, de ses propres institutions, puis se divise en deux en 1905 pour former de nouvelles provinces qui se situeront entre la Colombie-Britannique et le Manitoba, soit l'Alberta et la Saskatchewan. Au moment où ces deux provinces entrent dans la

confédération, chacune compte plus de 250 000 habitants. D'ailleurs, à Edmonton, plus de 10 000 personnes se réunissent pour célébrer la création de l'Alberta. Wilfrid Laurier y exprime alors son admiration pour les progrès du Nord-Ouest canadien, mentionnant que Winnipeg, troisième ville de la Puissance, a dépassé la cité de Québec.

C'est après plusieurs mois de querelles liées à la question des écoles que la loi d'autonomie créant les provinces d'Alberta et de Saskatchewan est adoptée en juin 1905. Le premier ministre Wilfrid Laurier avait effectivement présenté son « bill d'autonomie » le 21 février 1905, cependant que des réactions survinrent rapidement par rapport au système scolaire des futures provinces, compliquant l'adoption de la loi et suscitant des tensions entre catholiques et protestants. C'est que dans son « bill d'autonomie », Laurier proposait la séparation religieuse des écoles, une telle position étant susceptible de favoriser le développement du catholicisme dans l'Ouest canadien. Les

orangistes s'y opposent donc farouchement. Du même coup, l'influent ministre Clifford Sifton démissionne du cabinet Laurier, ce qui ne manque pas d'attiser les tensions. La raison en est que c'est en l'absence de Sifton que Laurier proposa son « bill d'autonomie », alors que Clifford Sifton souhaitait maintenir une majorité anglaise et protestante dans l'Ouest et avait combattu les prétentions scolaires de la minorité catholique française. Donc, de retour le 26 février, Sifton démissionne. Désormais *backbencher*, député de la Chambre des communes qui n'occupe aucune fonction officielle, Sifton est en mesure d'organiser une résistance parmi les libéraux ne voulant pas voter pour les droits de la langue française dans les nouvelles provinces. Ce manque de soutien des libéraux contraint Laurier à modifier son projet de loi. L'aspect religieux du projet de loi soulève les passions des extrémistes et suscite des réactions des deux factions, notamment au Québec. Le 17 avril 1905, lors d'une assemblée organisée par la Ligue nationaliste au Monument National à Montréal, Henri Bourassa se prononce sur le « bill d'autonomie ». Bourassa exige justice pour les catholiques francophones de l'Ouest qui devraient selon lui avoir le droit de pratiquer leur religion et de parler leur langue tout comme la minorité protestante dans la province de Québec. Bourassa aborde ensuite la question de l'amendement à l'article 16 du « bill d'autonomie », apporté par Laurier en tant que compromis, suite aux pressions opposées des catholiques et des protestants. En modifiant l'article 16, les deux nouvelles provinces posséderaient un système scolaire analogue à celui du Manitoba suite au Règlement Laurier-Greenway. Laurier rétablit ainsi le bloc libéral. Effectivement, Sifton, par exemple, en tant que principal artisan du Règlement manitobain, dut dès lors se rallier à Laurier. Selon le discours d'Henri Bourassa, les minorités catholiques de l'Ouest perdent beaucoup par cet amendement : alors qu'on se proposait d'abord de leur accorder le droit d'enseigner leur langue et leur religion dans des écoles séparées, l'amendement ne permet l'enseignement de la religion qu'après les heures de classe. Également, le choix des livres, que l'on avait laissé à un bureau catholique, sera désormais soumis à un commissaire protestant. Enfin, l'établissement d'écoles séparées est restreint aux districts scolaires où les catholiques sont minoritaires, alors que les Canadiens français de l'Ouest sont pour la plupart groupés, et donc majoritaires là où ils se trouvent. Bourassa considère cet amendement, avec lequel l'enseignement du français et de la religion serait selon lui illusoire, comme étant tout à fait inacceptable. La Loi d'autonomie est finalement adoptée en juin 1905. L'inauguration de la province d'Alberta a lieu le

1<sup>er</sup> septembre 1905 et celle de la Saskatchewan le 4 septembre de la même année.

## Le Québec

Le premier ministre du Québec, Simon-Napoléon Parent (1855-1920) est réélu en 1904. Parent aura été premier ministre et président du conseil exécutif du mois d'octobre 1900 au 21 mars 1905, date à laquelle il se verra poussé à démissionner en raison de fortes dissensions au sein même du Parti libéral du Québec. Les élections précipitées de 1904 n'étaient pas étrangères à ces troubles, considérant qu'au lendemain des élections fédérales, soit le 4 novembre, Simon-Napoléon

Parent avait réuni son cabinet puis profité de l'occasion pour décider de la tenue d'une élection dont la séance de vote fut fixée au 25 du même mois, ceci afin qu'elles soient influencées par l'élan libéral. Cependant, face à ce court délai, les conservateurs se virent dans l'impossibilité de réaliser une campagne satisfaisante. Les journaux *L'Événement* et *Le Nationaliste* protesteront donc contre ce procédé alors assimilé à une entorse à la démocratie. Dans un manifeste répandu par les journaux de la province le 6 novembre, le chef de l'opposition, le conservateur Flynn, annoncera d'ailleurs l'abstention du parti conservateur de Québec. Par conséquent, plusieurs Conservateurs ne se présenteront pas aux élections, créant ainsi une situation inhabituelle. Cependant, si les Conservateurs étaient mécontents de la situation, certains Libéraux fédéraux, soit Philippe-Auguste Choquette et Wilfrid Laurier, l'étaient également. La situation s'envenime d'autant plus pour Parent alors que son patronage ainsi que son choix de



*Simon-Napoléon Parent,  
premier ministre du Québec  
de 1900-1905.*

(source : ANOC, Coll. de la SHS, n°, 3966)

candidats sont remis en question. Effectivement, le sénateur Choquette, qui s'était rendu dans le comté de Charlevoix afin d'y soutenir le candidat libéral, constata du même coup que Parent y appuyait plutôt le candidat conservateur. L'effet de division se concrétisera donc, alors que Choquette exposera la « trahison » de Parent dans les journaux. Ainsi, bien que seulement cinq conservateurs seront élus le 25 novembre, ces élections auront néanmoins permis aux dissidents de s'affirmer. D'autre part, les élections passées, Choquette continue de s'acharner sur Parent à travers les journaux et s'entend avec Lomer Gouin, Adélard Turgeon et William Alexander Weir, trois ministres du cabinet Parent, qui démissionnent simultanément en signe de protestation le 3 février 1905, et ce malgré la volonté de Laurier de s'assurer un parti libéral uni, car cette crise se déroule au même moment au cours duquel ce dernier fera face aux réactions par rapport au

« bill d'autonomie » et à la question des écoles séparées. Le premier ministre Simon-Napoléon Parent présente donc sa démission au lieutenant-gouverneur le 21 mars 1905. Le ministre démissionnaire Lomer Gouin sait alors manœuvrer pour obtenir l'appui nécessaire à l'obtention du poste. Presque tous les députés ayant appuyé Parent reconnaissent Gouin comme leur chef et son cabinet est assermenté le 23 mars 1905. Lomer Gouin y occupe donc le poste de premier ministre et de procureur général. Mentionnons également que les deux autres ministres démissionnaires y occupent la tâche de ministre des Terres, Mines et Pêcheries dans le cas d'Adélarde Turgeon, et de ministre sans portefeuille en ce qui concerne William Alexander Weir. Pour arriver à ses fins, Gouin, qui était perçu comme un anticlérical, a dû s'arranger pour obtenir l'appui du clergé. Il fit donc à l'archevêque de Montréal la promesse de ne pas laïciser l'enseignement.

Dans un tout autre registre, des partisans d'Henri Bourassa vont manifester le 5 décembre à Québec où a lieu une représentation de la célèbre actrice française Sarah Bernhardt. Alors âgée de 61 ans, la grande actrice visite Québec pour la première fois. L'accueil qui lui est fait est toutefois controversé. Le 28 novembre 1905, veille de la première de Sarah Bernhardt, on peut voir dans le journal *L'Événement* de Québec que Mgr Paul Bruchési, l'archevêque de Montréal, met en garde tout bon chrétien contre l'actrice, qui est perçue comme une ennemie de la morale chrétienne. Les réactions et mises en garde du clergé avaient été semblables en janvier 1905, lors du passage de l'actrice Gabrielle Réjane. En plus, lors des représentations, Sarah Bernhardt, interprétant *La dame aux camélias*, *Angelo, tyran de Padoue* et *Adrienne Lecouvreur*, en aurait modifié les textes de manière à profaner l'Église. L'actrice fera néanmoins salle comble à l'Auditorium de Québec, ce qui ne manque pas de décevoir le clergé. C'est donc au nom du respect de la doctrine catholique qu'un groupe de manifestants met fin à la tournée de Sarah Bernhardt, usant d'injures et allant même jusqu'à lancer des objets vers les acteurs. La nouvelle de cet accueil fait scandale à travers l'Amérique et l'Europe. Un comité de censure est formé afin que ne soient plus présentées des pièces immorales à l'Auditorium de Québec.

## Le Saguenay–Lac-Saint-Jean

### Sacre de Mgr Blanche

À travers la lecture du *Progrès du Saguenay* du 28 décembre 1905, il ressort que le principal événement religieux de l'année fut la consécration épiscopale de Mgr Gustave Blanche (1848-1916) à la cathédrale de Chicoutimi. C'est en effet le 28 octobre de cette même année que le supérieur des Eudistes, le révérend père Blanche, est sacré vicaire apostolique du Golfe du Saint Laurent.

Alors que régnait en France, en 1903, des persécutions en rapport avec les lois anti-cléricales, plusieurs communautés



*Mgr Gustave Blanche est sacré vicaire apostolique du Golfe du Saint Laurent le 28 octobre 1905.*

religieuses trouvèrent refuge en Amérique du Nord. C'est notamment le cas de la communauté de Mgr Blanche, les révérends pères Eudistes, qui le charge d'aller en Amérique pour trouver des lieux d'accueil pour une cinquantaine d'Eudistes exilés. Les Eudistes se sont alors vu confier la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus du bassin de Chicoutimi, où ils érigèrent une église. Deux ans plus tard, en 1905, le Saint-Siège honora Mgr Blanche du titre de Vicaire apostolique du Golfe du Saint-Laurent. Cette même année, la nouvelle église du Bassin est l'objet d'une grande célébration, soit le 20 août, à l'occasion de la bénédiction de ses cloches, parvenues de France, par Mgr Labrecque.

Mgr Gustave Blanche est né le 30 avril 1848, dans la ville de Josselin en Bretagne. De 1858 à 1866, il fit ses études classiques au collège de Saint-Sauveur de Redon, dirigé par les révérends pères Eudistes. Il entama des études de droit mais sa vie, comme celle de nombreux jeunes français, fut bouleversée par la guerre franco-allemande (1870-1871). Il s'enrôla à Rennes et en revint officier. Après être retourné chez lui et avoir terminé ses études de droit, il entra en 1873 au noviciat des pères Eudistes. Il fut ordonné prêtre à Vannes le 16 mars 1878. En France, les congrégations religieuses étaient menacées par la persécution. Il fut donc



L'église Sacré-Cœur au Bassin en 1905.

décidé que le père Blanche irait au Canada afin de sauvegarder la congrégation. Il arriva au Canada le 12 septembre 1890 et débarqua à Halifax, dans un contexte où des enseignants francophones étaient recherchés, notamment par l'archevêque de Halifax, Mgr O'Brien, afin de satisfaire aux demandes des Acadiens. Pour lui, l'arrivée des Eudistes fut providentielle. Le père Blanche œuvra à la fondation du collège Sainte-Anne à Baie-Sainte-Marie, qui reçut dès 1893 le titre d'université, jusqu'à son retour en France en 1899 pour y poursuivre son œuvre d'enseignement. C'est donc dans les conditions exposées ci-haut qu'il fut à nouveau appelé au Canada. Le 21 août 1903, il était nommé préfet apostolique du Golfe du Saint-Laurent, préfecture qui avait été confiée aux Eudistes.

En 1905, est créé un vicariat apostolique sur la Côte-Nord, afin de suppléer au manque de prêtres pour ce territoire. Le 5 septembre de cette année-là, le père Blanche est élu évêque titulaire de la Sicca Veneria et vicaire apostolique du Golfe du Saint-Laurent. Le prélat consécrateur est Mgr Bégin, archevêque de Québec, assisté de Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, et de Mgr Cloutier, évêque de Trois-Rivières. Mgr Blais, évêque de Rimouski, prononce le sermon de circonstance.

Cet événement donne lieu à des fêtes touchantes à Chicoutimi. Jeudi le 26 octobre, un premier contingent d'étrangers arrive sur les lieux, accompagnant Sa Grandeur Mgr Bégin. C'est alors que s'illuminent les maisons de Chicoutimi de même que le Château Saguenay. Pendant les jours qui suivent, une foule considérable se promène dans les rues et admire le décor de fête, alors que drapeaux et banderoles colorent les édifices. À l'arrivée de Mgr Bégin, comme à celle des évêques Cloutier et Blais le lendemain, une vive fusillade et un feu d'artifice éclate dans les jardins du Château Saguenay afin d'accueillir ces distingués visiteurs. Samedi matin, un train spécial amène à Chicoutimi environ huit cents excursionnistes venus de partout dans la région. La cérémonie commence le samedi à 9 h 30 à la cathédrale, dont le maître autel est alors illuminé à l'électricité, et les élèves du séminaire forment le chœur de l'orgue. La cérémonie se poursuit le lendemain à l'église Sacré-Cœur du Bassin où Mgr Blanche célèbre sa première messe pontificale.

Suite à cet événement, Mgr Blanche s'établit à Sept-Îles où il œuvre à la tâche considérable d'organiser missions et écoles sur ce vaste territoire au climat hostile. Mgr Blanche décède subitement le 27 juillet 1916 alors qu'il se rendait à Paris afin de participer au chapitre général des Eudistes. Il est inhumé au cimetière de Montparnasse. Mgr Blanche a œuvré considérablement afin d'assurer le développement de sa congrégation en Amérique suite aux lois antireligieuses en France.

### **Les Servantes du Saint-Sacrement**

Une autre communauté religieuse, les sœurs du Saint-Sacrement, ont trouvé asile en 1903 dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, soit la congrégation des Servantes du Très-Saint-Sacrement, qui avait été fondée en 1857 par le bienheureux Pierre-Julien Eymard. La maison mère de cette congrégation est située à Angers, en France. Ainsi, en 1903, alors que les persécutions sectaires contre les communautés religieuses atteignent leur plus haut degré en France, deux religieuses, sœur Marie-Pauline et sœur Aimée de Jésus, sont envoyées au Canada afin de trouver un diocèse prêt à les accueillir. Déçues dans leur projet à Montréal et à Québec, elles sont invitées par Mgr Labrecque à s'établir à Chicoutimi. Dès qu'elle en reçoit la nouvelle, la supérieure nomme sœur Marie-Pauline supérieure de la nouvelle communauté et sœur Aimée de Jésus assistante, de même qu'économe. Le 3 octobre, trois autres sœurs viennent rejoindre ces dernières à Chicoutimi, où elles jouissent de l'hospitalité des sœurs du Bon-Conseil. Neuf autres arriveront de France le 18 octobre. Quatre jours plus tard, la nouvelle communauté inaugure l'adoration devant Jésus, qui revêt une importance capitale dans la vie de cette communauté vouée à l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement. L'établissement de l'adoration perpétuelle à Chicoutimi réjouit les pieux citoyens. Toutefois, les communautés du Bon-Conseil et du Saint-Sacrement ayant des vies différentes, la dernière songe à se



ANOC, Coll. de la SHS, n° 10867

*Bénédictio de la première pierre de la chapelle et du couvent des Servantes du Saint-Sacrement le 5 juin 1905.*

construire une maison indépendante. En avril, les Servantes du Saint-Sacrement s'établissent à « la vieille maifon » que J.-D. Guay leur cède pour deux ans, alors qu'il s'établit au Château Saguenay avec sa famille.

En 1905, l'entrepreneur Adolphe Beaulieu commence la construction d'un couvent pour les Servantes du Saint-Sacrement. Le 5 juin a lieu la bénédiction de la première pierre de la chapelle et de leur couvent. La pierre porte l'inscription « C. C. E. J. », signifiant « Cénacle du Cœur Eucharistique de Jésus ». Une foule considérable assiste à l'important événement, celui de l'installation véritable d'une communauté religieuse française en sol canadien. Heureuse d'accueillir les adoratrices, la ville de Chicoutimi donne à l'avenue qui mènera au couvent le nom d'avenue du Saint-Sacrement.



ANOC, Coll. de la SHS, album 8 : 1, p.35

*L'église de Saint-Félicien et la ferme Hébert au début du XX<sup>e</sup> siècle.*

## **Saint-Félicien**

Le 11 juillet 1905 a lieu la création de la municipalité de Saint-Félicien. Les environs virent d'abord la construction d'un poste de traite, le poste d'Ashuapmushuan, en 1688 (fermé en 1851). Cependant, il faut attendre l'arrivée des sociétés de colonisation vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir les débuts de la colonisation agricole au Lac-Saint-Jean. La petite colonie de la Rivière-à-l'Ours, nom primitif français de Saint-Félicien, se forme tranquillement. En 1870, c'est une vingtaine de famille qui s'y trouve, alors que le « Grand feu » fait rage. Après cet incident, la petite colonie entre dans une phase de développement. Le nombre de familles la composant double en effet au cours de l'année suivante. En 1872 a lieu l'ouverture de la mission de la Rivière-à-l'Ours : est alors décidée la construction d'une chapelle qui sera bénie en juillet 1873. Le

développement et l'accroissement de la population fait en sorte que le gouvernement détache une partie du territoire de la paroisse de Saint-Prime en 1881 et crée ainsi la municipalité de la paroisse de Saint-Félicien. Au niveau religieux, il faut attendre le 3 novembre 1884 pour que l'évêque décrète l'érection canonique de la paroisse. Résidences et commerces prennent peu à peu place autour de l'église. Le 11 juillet 1905, sous requête d'un groupe de citoyens, le gouvernement érige le village de Saint-Félicien, qui sera situé sur le parcours du chemin de fer Canadien National. On compte alors 105 familles dans le village, séparé de la paroisse. Les noms de Saint-Félicien et de l'agglomération voisine, Saint-Prime, se veulent un rappel de Félicien et Prime, deux martyrs ayant tombé sous les persécutions chrétiennes de l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle.

## **Des écluses au lac Kénogami**

Les papeteries s'installent peu à peu dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Celles du Saguenay, la Compagnie de pulpe de Chicoutimi et la Compagnie de pulpe de Jonquière, font face à une difficulté, car elles s'alimentent toutes deux en énergie à partir du même plan d'eau, soit le lac Kénogami.

En 1900, la Compagnie de pulpe de Jonquière se voit financièrement contrainte de transférer ses droits d'écluser le lac Kénogami à la Compagnie de pulpe de Chicoutimi. Cette dernière devra par contre prendre en charge les travaux d'éclusage seule, afin d'alimenter les deux usines durant toute l'année et fournir à la Compagnie de pulpe de Jonquière un tiers de l'eau des réservoirs, en plus des eaux de la rivière aux Sables. Moins d'un an plus tard, les écluses sont en marche.

L'année 1904 est alors le théâtre d'un conflit opposant les deux compagnies. La Compagnie de pulpe de Jonquière amène la Compagnie de pulpe de Chicoutimi devant les tribunaux, l'accusant de ne pas respecter l'entente convenue en 1900 concernant l'approvisionnement en eau. N'obtenant pas la faveur des tribunaux, la Compagnie de pulpe de Chicoutimi prend entente avec la Compagnie de pulpe de Jonquière et est obligée de construire deux nouvelles écluses, une à l'entrée de la rivière aux Sables, de même qu'une autre au Portage-des-Roches.

Débutent alors les travaux de construction d'une nouvelle écluse au Portage-des-Roches. Dans *Le Progrès du Saguenay* du 3 février 1905, il est annoncé que les travaux au Portage-des-Roches avancent bien et que la Compagnie de pulpe y emploie alors 150 hommes.

Malgré les difficultés rencontrées, la Compagnie de pulpe de Chicoutimi est à cette époque dans une période d'évolution et de prospérité. La compagnie réalise des profits raisonnables pour l'année 1904-1905, malgré la baisse de production qu'occasionne alors la construction de l'écluse du Portage-des-Roches. En effet, les eaux de la rivière Chicoutimi sont détournées pendant près de trois mois. Ce sacrifice permettra toutefois l'alimentation énergétique des usines pendant une plus grande période de l'hiver, et donc plus de profits pour l'avenir. On peut d'ailleurs lire dans le *Progrès du Saguenay* du 23 novembre 1905 que les nouvelles écluses du Portage-des-Roches et de la rivière aux Sables parviennent à maintenir le niveau d'eau désiré dans le lac Kénogami, permettant ainsi aux usines de pulpe de fonctionner à pleine opération. Les provisions d'eau sont cette année-là plus considérables qu'à la précédente à une pareille époque.

### **La traverse de Sainte-Anne**

Suite à l'installation d'un quai à Sainte-Anne de Chicoutimi (Chicoutimi-Nord), c'est Épiphan Gagnon qui a reçu, en 1898, le monopole de la traverse. *Le Progrès du Saguenay* du 13 janvier 1905 avance que sept ans après l'obtention de son contrat, Épiphan Gagnon se détache de ses droits.

En effet, Épiphan Gagnon assura d'abord la traverse avec un bateau nommé *Marie-Louise*. Toutefois, comme celui-ci avait un trop grand tirant d'eau, il ne permettait pas d'assurer un service à marée basse. Épiphan Gagnon le remplacera donc dès 1901 par *L'Alcyon*. Il semblerait toutefois que ce dernier n'arrivait pas à offrir un service satisfaisant à la clientèle. Épiphan Gagnon cédera donc ses droits en janvier 1905. On peut lire dans le *Progrès du Saguenay* du 12 octobre 1905 que la municipalité de Sainte-Anne en est alors à faire construire un nouveau bateau, le *St-Anne*, béni en octobre 1905, afin d'assurer le service de la traverse qui est alors accordé à la Compagnie de la traverse de Sainte-Anne pour une durée de dix ans. Le *St-Anne*, bateau à fond plat, était conçu pour permettre la navigation même à marée basse. Pour sa part, Épiphan Gagnon



ANOC, Coll. de la SHS, n° 1522

*Épiphan Gagnon, propriétaire de plusieurs bateaux effectuant la traverse Chicoutimi-Sainte-Anne.*

entreprend dorénavant d'assurer la traverse entre le canton de Jonquière et les Terres-Rompues.

### **Le pont de la rivière Valin**

Du côté de Sainte-Anne, le *Progrès du Saguenay* du 21 décembre 1905 annonce que vient d'avoir lieu la bénédiction du nouveau pont de la rivière Valin. Le vieux pont est désormais remplacé par un solide pont couvert long de 140 pieds. L'ingénieur du gouvernement assure au pont une durée de vie de 50 ans, à condition que les municipalités de Sainte-Anne et de Saint-Fulgence fassent en sorte de le préserver contre le feu. Des tonneaux remplis d'eau et des chaudières seront disposés sur le pont à cet effet. Un grand nombre de personnes des deux paroisses se sont rendues à la rivière Valin pour assister à la bénédiction du pont.



ANOC, Coll. de la SHS, n° 70739

*L'écluse du Portage-des-Roches à Laterrière vers 1908.*

## Le journal Le Travailleur

Le 2 février 1905, a lieu la dernière parution du journal saguenéen *La Défense*, fondé sept ans plus tôt, soit en 1898. Durant cette brève période, les directeurs se succédèrent et l'imprimerie ne changea pas moins de trois fois de nom. Elle est connue, de janvier 1898 au 19 septembre 1901, sous le nom de La Compagnie d'Imprimerie de La Défense, sous celui de L'Imprimerie Delisle & Grenon jusqu'au 29 janvier 1903, et enfin, sous celui de L'Imprimerie G. Delisle jusqu'à la chute de *La Défense*.

Le 25 mai 1905, la presse saguenéenne est dotée d'un troisième journal alors que paraît le premier numéro du journal hebdomadaire *Le Travailleur*. C'est en 1899 que son fondateur, Gustave Delisle, avait acheté le matériel d'imprimerie de *La Défense*, qui assurait également la production de *L'Oiseau-Mouche* et du *Naturaliste Canadien*. Gustave Delisle est nommé imprimeur de l'évêché par Mgr Labrecque en 1903. Lors du lancement du journal *Le Travailleur* en mai 1905, Delisle en est le propriétaire de même que l'éditeur et Damase Potvin dirige la rédaction. Le journal change de propriétaire le 16 novembre de la même année, passant à T.-Eug. Savard, qui le cède à La Cie de Publicité de Chicoutimi le 22 août 1907. Gustave Delisle en est alors l'imprimeur et l'administrateur.

*Le Travailleur* partage certaines caractéristiques avec *La Défense*. C'est cependant un journal plus pacifique qui cible un public moyen. *Le Travailleur* cesse de paraître en 1912, alors qu'un important incendie ravage une partie de Chicoutimi, de la cathédrale à l'avenue Labrecque, ruinant notamment l'atelier d'imprimerie de M. Delisle.

## Incendie

Un incendie fit également rage en l'année 1905. Le 11 octobre, vers une heure de l'après-midi, il se déclare dans la cheminée d'une résidence de la rivière du Moulin et se communique rapidement aux résidences environnantes sous un vent du Nord-Est. Trois minutes après que l'alarme soit donnée, une première voiture de pompier part et, par malheur, entre en collision avec une voiture de cultivateur. Elle réussit malgré tout à se dégager et à repartir. Devant l'ampleur de la menace, une seconde alarme nécessite l'envoi d'une deuxième voiture de pompier. Le feu est finalement contrôlé vers 16 heures. Le pire aura été évité grâce aux efforts soutenus de bon nombre de citoyens, en particulier grâce aux ouvriers de la pulpe. En effet, monsieur J.-É.-A. Dubuc, gérant de la Compagnie de pulpe, aura envoyé une escouade d'une centaine d'hommes, de même que tous les boyaux à incendie des usines, afin de combattre le feu. Parmi les nombreux citoyens ayant prêté main forte, on retrouve notamment M. Gustave Delisle, propriétaire du journal *Le Travailleur* et les employés de son atelier. Deux hangars et une maison auront été démolis afin de couper le feu. Les pertes s'élevèrent à près de 50 000 \$ et la plupart des familles incendiées, que l'on estime au nombre de vingt, n'avaient



Entête du journal *Le Travailleur*.



Titre de l'article concernant l'incendie de Rivière-du-Moulin dans *Le Progrès du Saguenay* du 12 octobre 1905.

pas d'assurances. Des aumônes seront distribuées pour leur venir en aide. En fait, un montant de 1 300 \$ sera amassé et des meubles et vêtements seront distribués.

## Le bureau de poste

Ce terrible incendie n'épargna de ce quartier qu'un seul édifice, d'ailleurs construit en 1905. Il s'agit d'un édifice dont les citoyens attendaient depuis longtemps la construction, soit le bureau de poste de Chicoutimi, situé à l'angle des rues Racine et Salaberry, en face de la cathédrale. En effet, *Le Progrès du Saguenay* du 24 août 1905 mentionne que les fondations de l'édifice sont enfin visibles. Cet édifice de style victorien est construit par l'entrepreneur Adolphe Beaulieu, notamment avec de la pierre de granit rose et noir provenant d'une carrière située dans le quartier ouest de la ville. L'édifice possède trois étages et est surmonté d'une petite tour rectangulaire.

## Le Bassin

Enfin, la ville de Chicoutimi connaît de nombreux développements au cours de l'année 1905. Le quartier du Bassin, soit le



Avec le développement de la Compagnie de pulpe le quartier du Bassin connaît un essor considérable en quelques années.

quartier ouvrier, y connaît un important essor. De nombreuses résidences s'élevèrent dans toutes les directions alors que les ouvriers, profitant d'un financement à cet effet, achètent des terrains. Des commerçants s'installent alors sur ces rues qui se développent. Depuis 1898, l'essor de ce quartier avait mené à la création, en 1903, d'une deuxième paroisse à Chicoutimi, la paroisse Sacré-Cœur. En 1905, plus de 300 familles y sont répertoriées.

#### BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ, PAUL. *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, tome VI, Paris, Librairie Larousse, 1933, 1146 p.
- BACH-THAI, JEAN. *Chronologie des relations internationales*, Paris, Éditions des Relations Internationales, 1957, 275 p.
- BALLAND, ROBERT ET QUILLET, ARISTODE. *Histoire universelle Quillet*, Tome II, de la Révolution française à nos jours, Paris, Quillet, 1955
- BOUCHARD, RUSSEL. *Histoire de Chicoutimi-Nord*, Chicoutimi-Nord, [Chez l'auteur], 1985, 222 p.
- BOUCHARD, RUSSEL. *Histoire de Jonquière, cœur industriel du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi-Nord, [Chez l'auteur], 1997, 544 p.
- BOUCHARD, RUSSEL. *Saint-Félicien : Fleuron de l'industrie touristique régionale*, Chicoutimi, Société Historique du Saguenay, 1990, 44 p.
- COLLARD, RÉAL. *Dubuc et la Compagnie de pulpe de Chicoutimi (1896-1927)*, Mémoires, Université de Sherbrooke, Octobre 1973, 134 p.
- COMMISSION DE TOPONIMIE. *Dossier toponymique du Saguenay-Lac St-Jean*, 1979, 26 p.
- CONGRÉGATION DES SERVANTES DU T.S.-SACREMENT. Paris, Letousey et Ané, 1931, 149 p.
- DENVIR, BERNARD, MACKINTOSH, ALISTAIR ET NASH J.M. *Histoire de l'art moderne*, Paris, Flammarion, 1989, 416 p.
- DOCKRILL, MICHAEL. *Atlas historique illustré du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Solar, 1991, 160 p.
- LABERGE, JOANNE. *Itinéraire toponymique du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, (S.I.), 1983, Commission de toponymie, 101 p.
- LANGLOIS, GEORGES. *Histoire du 20<sup>e</sup> siècle*, Laval, Beauchemin, 1994, 577 p.
- LAPORTE, RAOUL. *Histoire de l'imprimerie au Saguenay*, Chicoutimi, SITS, 1969, 292 p.
- LEBLANC, JEAN. *Dictionnaire biographique des évêques catholiques du Canada*, Montréal, Wilson & Lafleur, 2002, 881 p.
- LEGRAND, JACQUES. *Chronique de l'humanité*, Paris, Chronique, 1998, 1200 p.

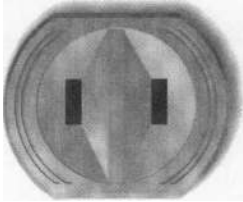
- Le Lac Saint-Jean*. 1<sup>er</sup> juin 1905 et 5 octobre 1905
- Le Progrès du Saguenay*. 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre 1905
- MAGNAN, HORMIDAS. *Paroisses, missions et municipalités de la province de Québec*, Arthabaska, Imprimerie d'Arthabaska, 1925, 737 p.
- MOURRE, MICHEL. *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Bordas, 1986
- PAUL-ÉMILE, SŒUR. *Baie-James, trois cents ans d'histoire militaire, économique, militaire*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1952, 313 p.
- PIERRE, MICHEL. *1900/1910 Une presque belle époque*, [Paris], Gallimard, 1999, 160 p.
- PROVENCHER, JEAN. *Chronologie du Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 361 p.
- RUMILLY, ROBERT. *Histoire de la province de Québec*, Tome XI et Tome XII, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1930, 244 p. et 232 p.
- TREMBLAY, VICTOR. « Nos Sœurs du Saint-Sacrement », *Saguenayensia*, juillet-août 1959, p.75-78.
- VALLAUD, PIERRE. *Atlas historique du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1989, 93 p.

- WILLIAMS, NEVILLE. *Chronology of World History, The Modern World 1901-1998*, volume IV, Santa Barbara, ABC-CLIO, 1999.
- ZASLOW, MORRIS. *Les Territoires du Nord-Ouest, 1905-1980*, Ottawa, Société historique du Canada, 1984, 28 p.

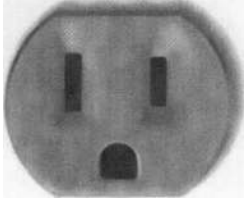
#### SITES INTERNET

- <http://www.saguenaylacstjean.ca/index.htm>
- <http://www.saguenaylacstjean.ca/histoire05.htm>
- [http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/trts/hti/t11/hist\\_f.html](http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/trts/hti/t11/hist_f.html), 2004-12-20
- [http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/trts/trty9/artcl\\_f.html](http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/trts/trty9/artcl_f.html), 2004-12-20
- <http://www.cic.gc.ca/francais/ministere/patrimoine/chap-3.html>, 2004-12-20
- <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/anneeCheck.jsp>, 2004-12-20
- <http://www3.sympatico.ca/blaiiss/1905.htm>
- <http://www.diplomatie.gouv.fr/archives/dossiers/shanghai/chronologie.html>
- <http://www.chez.com/bibelec/publications/histoire/chine.html>
- <http://www.cyberport.uquam.ca/francais/pays/chine/histAutomne2000R.htm>

Hier



Aujourd'hui



Le confort et l'essor économique passent par là depuis 100 ans.



# L'édifice du bureau de poste de Chicoutimi (1905-1958)

par **Éric Tremblay**  
Historien-conservateur, Société historique du Saguenay

Au Québec, la mise en place et le développement d'une municipalité se fait habituellement au fil de l'eau. À Chicoutimi comme ailleurs, le noyau commercial, religieux, institutionnel et industriel prend racine à proximité de cet élément. Cette façon de faire procure plusieurs avantages, dont celui de permettre une meilleure facilité de transport et de communication avec l'extérieur.

Dès le début de Chicoutimi, le carrefour des rues Racine et Salaberry — anciennement du Couvent — joue un rôle essentiel dans la croissance de la ville. La navigation, le transport ferroviaire, l'industrie et le commerce sont au cœur de la vie de ce secteur pendant plusieurs décennies. De toute l'histoire du quartier est, l'ancien bureau de poste de Chicoutimi demeure l'un des rares témoins d'une époque déjà lointaine.

## Quelques aspects de l'histoire de Chicoutimi au XIX<sup>e</sup> siècle

Pendant longtemps, Chicoutimi n'est qu'un lieu de traite avec les Amérindiens. Son poste se situe dans le secteur du Bassin, à l'embouchure de la rivière Chicoutimi. Ce comptoir, en plein cœur de la route des fourrures, est géographiquement important pour cet immense ensemble couvrant tout le bassin hydrographique du lac Saint-Jean et de la rivière Saguenay que l'on désigne sous le nom des Postes du Roi.

En 1838, un groupe d'hommes sous l'instigation de la Société des Vingt-et-un entreprend la colonisation de la région du Saguenay. Rapidement, cette prise de possession du territoire va au-delà du noyau primitif de la Grande-Baie. La coupe forestière est au centre de ce développement et elle attire un grand nombre d'entrepreneurs, surtout des anglophones. C'est pourquoi nous retrouvons, dès 1842, Peter McLeod junior et ses hommes à la rivière du Moulin et l'année suivante, McLeod et Price, dans le secteur du Bassin, à l'embouchure de la rivière Chicoutimi.

Ces deux pôles de développement vont causer, dès le départ, des problèmes de distance et de communication entre les deux populations. Heureusement, cette situation va se résorber graduellement après la construction d'une église pour la paroisse de Chicoutimi (1847-1849). Cette initiative se réalise grâce à la détermination du premier curé de Chicoutimi l'abbé Jean-Baptiste Gagnon, qui réussit à convaincre les gens de la rivière du Moulin et du Bassin que ce troisième pôle, à mi-chemin entre les deux, va permettre d'en faire un seul.

Ce premier temple et son cimetière se situent sur le chemin n° 2, la future rue Racine — nommée ainsi vers 1880, en l'honneur de Mgr Dominique Racine, premier évêque du diocèse de Chicoutimi. Durant tout le



*Le bureau de poste de Chicoutimi en 1906.*

ANOC, Coll. de la SHS, n° 219b

XIX<sup>e</sup> siècle, le haut de la rue Racine (quartier est) va connaître un développement prodigieux, qui fera de ce secteur le centre religieux, institutionnel et commercial de la ville. Au fil des ans, Chicoutimi occupe graduellement la place de métropole régionale, d'où son titre de Chicoutimi, *la reine du Nord*. Vers 1900, le secteur du haut de la rue Racine abrite : le couvent des sœurs du Bon-Pasteur (1864), le Séminaire de Chicoutimi (1873), la Cathédrale (1878), l'Évêché (1878), le bureau du télégraphe (1881), l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier (1884), le magasin du marchand Colozza (1890), le Château Saguenay (1898) et l'Hôtel Chicoutimi (1899).

Tout cette mise en place d'infrastructures de pouvoir et de croissance situe Chicoutimi dans une position privilégiée. Son histoire socio-économique fait ressortir très clairement l'importante évolution de la ville au cœur de l'histoire régionale. Ajoutons, que du côté municipal, Chicoutimi croît assez rapidement en devenant municipalité de canton en 1855, village en 1863, ville en 1879, et cité en 1930.

### La rue Salaberry : porte d'entrée de la ville

L'histoire de Chicoutimi, le plus souvent de notre région en général, est indissociable de celle de la navigation. Dès sa fondation, le transport des colons, du bois et des marchandises, occupe une place primordiale dans les préoccupations quotidiennes de la population. Comme nous le savons, cette navigation doit, afin d'être efficace, comporter un certain nombre d'éléments. Parmi les plus importants nous pouvons mentionner le quai, qui, pour les arrivées et les départs, s'avère essentiel dans la bonne marche des opérations.

Dans les premières années suivant la naissance de la ville, la compagnie Price construit un premier quai de 500 pieds de long par 40 pieds de large au Bassin. Rapidement celui-ci devient

désuet, exigeant de la part de la compagnie l'agrandissement du quai primitif. Conçu à l'origine pour l'embarquement du bois de sciage, le quai du Bassin devient très inconfortable quand il s'agit de l'embarquement de passagers ou d'animaux. C'est pour cette raison que la compagnie de navigation qui dessert le Saguenay, la Compagnie des remorqueurs du Saint-Laurent, envisage la construction d'un quai plus adéquat. Son choix se fixe sur un secteur qui offre plusieurs avantages techniques, la descente de la rue du Couvent.

Les travaux du quai débutent en 1873, mais rapidement, la compagnie n'a pas les moyens financiers pour mener à terme un tel projet. Étant sous sa juridiction, le gouvernement fédéral doit reprendre à son compte les travaux du quai de Chicoutimi. L'année suivante, il met dans le projet la somme rondelette de 14 193 \$, à laquelle il faut ajouter les sommes nécessaires injectées annuellement pour finaliser la construction du quai<sup>1</sup>. Finalement, cela permet de construire, entre 1875 à 1882, un quai de 282 pieds de long, qui, physiquement, présente une largeur de 30 pieds sur les premiers 248 pieds. Les 34 derniers pieds formant une aile de 127 pieds au total qui verse de chaque côté du quai, donnant presque à l'ensemble l'allure d'une croix. En 1885, la construction d'une salle d'attente sur l'une des ailes du quai améliore le service aux usagers. Ce lieu de transit, tout comme le vieux hangar sont remplacés, en 1901, par la construction sur la jetée d'un entrepôt de 60 pieds x 30 pieds et d'une nouvelle salle d'attente de 25 pieds x 25 pieds. Toujours sous les bons soins du gouvernement fédéral, la zone portuaire de Chicoutimi va connaître, à la fin des années 1920, une transformation radicale, provoquant par le fait même, la disparition complète du vieux quai de la rue Salaberry.

L'amélioration constante de la navigation est l'une des conséquences tangibles de la modernisation du Québec. Dans la



Le quai de Chicoutimi en 1918.

région, l'arrivée du chemin de fer à Roberval en 1888 marque une étape importante de sa prospérité économique. La ville de Chicoutimi prend le virage de la modernité durant la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. Une multitude d'acquis de notre époque moderne s'implante ou se développe au cours de cette période. Nous n'avons qu'à penser au téléphone (1893), à l'électricité (1895) et à l'aqueduc (1895). Cette période florissante de l'histoire de la ville est marquée par la naissance de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi (1896). Ce projet, soutenu par la bourgeoisie chicoutimienne, annonce une grande période de croissance économique et sociale. Cette compagnie, au début modeste, va devenir au fil des ans un géant mondial de la pulpe.

C'est vraiment en 1893, avec l'arrivée du chemin de fer, que la ville de Chicoutimi entre de plain-pied dans le monde moderne. Ce fameux chemin de fer, désiré depuis tant d'années par la population du Saguenay, procure enfin un moyen de sortir de son isolement. Le chemin de fer va jouer, avec le quai de Chicoutimi à sa proximité, un rôle de premier plan dans l'expansion de plusieurs secteurs tels le tourisme, la vente au détail et au gros, l'agriculture d'exportation, etc.

Toute cette infrastructure profite en premier lieu à l'agriculture, à la traditionnelle comme à celle de la transformation. Le marché du beurre et du fromage connaît immédiatement une hausse significative, surtout en ce qui concerne l'exportation de ses produits. Nous assistons également au déménagement de l'importante manufacture de laine de Laterrière en direction de Chicoutimi. En 1896, la Wells Frère & Cie commence à œuvrer dans un bâtiment tout neuf<sup>2</sup>. Malheureusement, des difficultés financières poussent les frères Wells à vendre, seulement après quelques mois d'opération, la manufacture de la rue Salaberry. Après quelques années de spéculations, l'édifice devient finalement l'Hôtel Terminus en 1905. Cet hôtel de tempérance, propriété d'Édouard Tremblay, met à la disposition du public un spacieux bâtiment de trois étages dont les deux grandes galeries permettent une vue magnifique sur la rivière Saguenay.

Le secteur du bas de la rue Salaberry est imprégné par la présence d'un commerce très important dans l'économie de Chicoutimi, la maison Côté & Boivin. Ce commerce fondé par le marchand Onésime Côté et l'arpenteur Elzéar Boivin, débute ses opérations en 1896. En 1904, le marchand de gros et de détail ouvre une deuxième succursale au Lac-Saint-Jean dans la ville de Roberval; elle suit de quelques années l'ouverture de celle d'Hébertville-Station. Les deux hommes se spécialisent d'abord dans le commerce des produits alimentaires (grains, produits de



*Le coin des rues Racine et du Couvent et de la côte Salaberry vers 1898. On aperçoit à gauche la cathédrale et à droite le Château Saguenay.*

meunerie, beurre et fromage) et construisent à cet effet un entrepôt frigorifique près du quai. En raison du développement industriel de la ville, la maison Côté & Boivin ajoute à son commerce la quincaillerie, les matériaux de construction et l'outillage industriel. La compagnie incorporée en 1907 introduit, en 1927, la vente d'automobiles à son commerce. Après plusieurs transactions, surtout durant les années 1960, la ferronnerie Côté & Boivin devient en 1985, Fercomat<sup>3</sup>.

Le train, les bateaux et le boom économique de Chicoutimi provoquent un va-et-vient important dans la ville. Toute cette nouvelle populace, qu'elle soit touristique ou d'affaires, doit la plupart du temps passer une ou plusieurs nuits dans la métropole. Afin de satisfaire aux exigences de la clientèle, les hôteliers de la ville offrent tous les produits et les services à la mode dans le confort de luxueux hôtels. Nous n'avons qu'à penser au Château Saguenay, à l'Hôtel Chicoutimi, à l'Hôtel Terminus ou à l'Hôtel Saguenay.

Parmi toute la gamme des hôtels de la ville, le Château Saguenay est sans contredit le plus luxueux, le plus moderne et le plus élégant de son époque. Propriété du maire de la ville Joseph-Dominique Guay et de quelques hommes d'affaires, le bâtiment offre le même confort que les plus grands hôtels du Canada. Rapidement, l'hôtel du coin des rues Racine et Salaberry devient un lieu privilégié pour le touriste, l'homme d'affaires et le partisan politique. L'année suivante, marque le début d'un long calvaire financier pour les propriétaires du Château Saguenay. L'établissement change régulièrement de main jusqu'à son incendie en 1912.



ANOC, Coll. de la SHS, n° 10841

*L'Hôtel Terminus dans la côte Salaberry, on aperçoit également le bureau de poste.*

Chicoutimi est au début du XX<sup>e</sup> siècle, une ville prospère, moderne et où il fait bon vivre. Elle possède la plupart des services, commerces et industries nécessaires à la croissance rapide d'une ville nord-américaine. La population de la ville augmente rapidement, elle passe de 2 277 personnes en 1891 à 3 826 personnes en 1901. L'axe Rivière-du-Moulin—Bassin demeure le territoire privilégié du développement humain et économique de la ville. Il faudra attendre la Seconde Guerre mondiale pour assister à l'expansion prodigieuse de la population vers la banlieue; changeant définitivement les limites de la ville de Chicoutimi.

### **Les feux de 1905 et de 1912 : premier plan d'urbanisme de la ville**

Le quartier Est de la ville connaît plusieurs incendies au cours de son histoire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le feu frappe deux fois le secteur (1856 et 1858)<sup>4</sup>. Cependant, il faut attendre une multitude d'incendies de maisons ou de dépendances pour assister à l'organisation d'un corps de sapeurs-pompiers à Chicoutimi. Cet événement est important, et le 2 avril 1883, reste inscrit dans les annales de la ville. Un an plus tard, soit le 30 avril 1884, le feu se déclare dans un hangar près de la cathédrale. La tragédie est évitée de justesse; seul le travail acharné de la population et des pompiers sauve tout le quartier.

Le corps des sapeurs-pompiers de la ville de Chicoutimi reste rudimentaire jusqu'en 1896. C'est au cours de cette année que les autorités municipales organisent adéquatement le service. Durant l'hiver, la ville commande plusieurs centaines de

pieds de boyaux et engage 28 hommes comme sapeurs-pompiers. Cet effort, ajouté à l'installation de l'aqueduc l'année précédente, permet à la municipalité d'offrir un corps de pompiers assez convenable.

Le quartier Est se trouve encore une fois menacé le 11 octobre 1905 avec l'incendie d'une partie des habitations de la rue Racine. Cette fois-ci le corps des pompiers de la ville ne suffit pas, on doit en plus, sonner l'alarme aux pompiers de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi. Malgré des vents défavorables, l'incendie finit par être maîtrisé par le travail de près d'une centaine de sapeurs-pompiers. Il n'y a pas de perte de vie, mais quelque vingt familles se retrouvent à la rue. Et chose courante à l'époque, la plupart des habitations sont sans assurances. Le feu a couvert, en quelques heures, tout le côté de la rue Racine, en partant de la rue Salaberry jusqu'en face du couvent des sœurs du Bon-Conseil.

Aucun incendie de la ville de Chicoutimi n'est comparable au feu du 24 juin 1912. Cette conflagration va changer la face de la ville. C'est presque tout le quartier Est de la ville qui brûle en cette journée de la Saint-Jean-Baptiste. Et si les autorités municipales n'avaient pas ordonné le dynamitage préventif, c'est probablement la ville entière qui aurait été réduite en cendres. Le feu prend naissance dans les cuisines du Château Saguenay vers les onze heures de l'avant-midi. À sept heures du soir, 168 familles représentant presque 850 personnes sont jetées brutalement sur le pavé. Sur les 104 bâtiments brûlés, la cathédrale, le séminaire, le couvent du Bon-Pasteur, le Château Saguenay, l'Hôtel Chicoutimi, le magasin Colozza sont rasés de fond en comble. Un peu plus et l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier se retrouvait en poussière.



ANOC, Coll. de la SHS, n° 10563

*Le quartier est après le feu de 1912. On aperçoit les ruines de la cathédrale et le bureau de poste épargné par les flammes.*

Le feu détruit tout sur son passage et rien n'est à l'abri. Tous les établissements compris entre les rues Bégin, Parent, Sydenham et Racine sont rasés; le pâté de maisons formé par les rues Bégin, Labrecque, Cartier et Racine est détruit presque complètement. Seules les banques Molson et Nationale et quelques rares maisons isolées, par-ci, par-là, dont le bureau de poste, se tiennent encore debout. Immédiatement, un comité de secours s'organise pour établir et organiser un plan d'assistance. La ville de Québec envoie 150 tentes, permettant ainsi d'organiser un camp de fortune dans la cour du Séminaire.

Le feu de 1905, plus particulièrement celui de 1912, transforme définitivement la face de la ville de Chicoutimi. La reconstruction du quartier Est, c'est-à-dire celui détruit par le feu du 24 juin, va demander planification et organisation. Concernant, la ville de Chicoutimi cet événement marque pour elle, la réalisation de son premier plan d'urbanisme. Surtout concernant la conception de nouvelles rues et la mise en place d'un quartier neuf, comme celui se construisant autour du Séminaire de Chicoutimi après 1914. Dorénavant, tous les nouveaux développements domiciliaires de la ville vont d'abord se faire sur les planches à dessin.

Après 1912, le feu continue à faire des ravages dans la ville et plusieurs bâtiments sont disparus en raison de son action destructrice. Pensons seulement à l'incendie de la nouvelle cathédrale de Chicoutimi le 16 janvier 1919. Malgré le réorganisation du service des sapeurs-pompiers à partir du 1<sup>er</sup> mai 1923, la ville de Chicoutimi demeure vulnérable aux incendies. Plusieurs feux, tel celui de mars 1944, nous en rappelle constamment les dangers. À ce moment, sept immeubles du côté nord de la rue Racine sont entièrement consumés par les flammes, causant des pertes de près de 300 000 \$.

### La poste à Chicoutimi

Faire parvenir une missive à une autre personne, est de nos jours d'une facilité déconcertante. Cependant, autrefois le processus demandait de nombreuses étapes qui étaient souvent exécutées par un grand nombre de personnes. Le destinataire ne recevait sa lettre que plusieurs jours après son envoi par le correspondant. Le métier de postillon n'était pas de tout repos, avec de lourdes responsabilités et peu de moyens, il doit souvent parcourir de longues distances pour acheminer le courrier. Comme aujourd'hui, les colis d'un trop grand poids ou en nombre suffisamment important, doivent être acheminés par d'autres moyens tels le transport maritime ou ferroviaire.



*Le haut de la rue Racine en 1898. Le futur bureau de poste y sera construit en 1905.*

De son côté, le maître de poste doit percevoir la taxe du transport par la vente des timbres et doit également oblitérer ceux-ci avec un cachet identifié au lieu de l'envoi. En plus de trier le courrier, le maître de poste s'occupe de préparer les poches d'expédition. Il doit également s'occuper de l'abonnement aux journaux, ce qui lui donne la somme de 1 cent la copie distribuée. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le bureau de poste est une pièce, le plus souvent assez exiguë, où l'on retrouve un comptoir, quelques chaises, une table et une série de cases pour trier le courrier. Habituellement, le bureau de poste se trouve dans une pièce à part, le plus souvent, dans la maison d'un marchand, d'un notable ou d'un individu.

Dans la région, chaque localité organisée possède son bureau de poste, ainsi que la plupart du temps son maître de poste. Dans les premières années de la colonisation, les habitants de la région organisent un service de poste entre eux et leur famille demeurée à Charlevoix. Cette poste improvisée peut prendre d'un côté comme de l'autre jusqu'à deux semaines. Temporaire au départ, ce service postal privé perdure jusqu'à la mise en place par le gouvernement d'une poste au Saguenay le 6 janvier 1850. Les municipalités de Chicoutimi et de Grande-Baie sont les endroits qui possèdent les premiers bureaux de poste de notre région. Tout d'abord bimensuel, le courrier devient hebdomadaire en 1852, puis deux fois par semaine, à partir de 1855. Pendant longtemps, le transport du courrier se fait via la Baie-Saint-Paul par le chemin Saint-Urbain. En été, il se fait à pied ou à cheval, tandis qu'en hiver, le postillon circule en voiture à cheval.

À Chicoutimi, le premier service postal date du début de la colonisation via Grande-Baie et le chemin Saint-Urbain. À partir de 1850, un bureau de poste s'organise à Chicoutimi avec David McLaren comme premier maître de poste. Le service s'améliore graduellement avec le développement du réseau routier, ainsi que

l'amélioration de la navigation et la mise en place d'un réseau ferroviaire. Malgré ces améliorations, le service demeure lent et le courrier n'arrive pas toujours régulièrement. À ce sujet, un chroniqueur ancien, François-Xavier Gosselin, le protonotaire du district judiciaire de Chicoutimi, écrit en 1913 :

*Toujours est-il qu'en 1879 encore, Chicoutimi recevait un courrier tous les jours, mais un courrier qui avait mis trois jours à s'y rendre de Québec. Ainsi, ce n'est que le mercredi soir qu'on lisait les journaux publiés le samedi et qui n'en portaient que le lundi matin. Un tremblement de terre aurait, le vendredi soir, englouti la vieille capitale au fond des entrailles de la terre qu'on ne l'aurait pas su à Chicoutimi avant le mercredi soir<sup>5</sup>.*

Comme nous le constatons, Chicoutimi n'a pas de bureau de poste digne de ce nom. Pour cette population fière et dynamique, recevoir son courrier dans une pièce étouffante et privée de tout, au lieu d'un vaste édifice construit à cet effet, provoque souvent la honte et la colère. Les autres municipalités de la région ne possèdent pas de conditions meilleures que celles de Chicoutimi; mais cela ne dérange pas les chicoutimiens qui veulent posséder le premier et le plus spacieux bureau de poste de la région.

### La construction d'un bureau de poste

La construction d'un bureau de poste à Chicoutimi fait couler beaucoup d'encre et réchauffe les esprits pendant plusieurs années. Dès 1888, la population de Chicoutimi adresse une requête au gouvernement fédéral pour la construction d'un tel édifice. Comme réponse, l'avocat Jean-Alfred Gagné reçoit une lettre qui lui mentionne que le gouvernement ne peut répondre favorablement à la demande; toutefois il se déclare disposé à louer un local convenable pour servir de bureau de poste.

En 1892, le dossier d'un bureau de poste à Chicoutimi refait surface avec une nouvelle demande auprès du gouvernement. Encore une fois, les démarches officielles de la population ne réussissent pas à faire avancer cette cause importante. Il faut attendre en 1900 pour que la construction d'un bureau de poste à Chicoutimi préoccupe le gouvernement. Cette année-là, les premières recherches pour un site convenable débute. Toutefois, le député fédéral Paul-Vilmont Savard veut le futur bureau de poste en bas de la côte Bossé; tandis que le public le demande pour le haut de la rue Racine. Quelques années plus tard le problème reste entier et le 12 juin 1903, un article dans le journal *Le Progrès du Saguenay* met en relief, encore une fois, l'épineux cas de la construction d'un bureau de poste à Chicoutimi. Cette missive, qui fait suite à un nouveau déménagement, présente le local du bureau de poste comme « une véritable baraque obscure qui n'a pas d'autre ouverture que la porte », et qui lorsque vous y entrez, « vous fait l'impression d'un cachot ».



Le bureau de poste en 1905.

Le mécontentement perdure et le gouvernement doit faire face à plusieurs autres villes au pays qui demandent elles aussi un bureau de poste. Au début de l'année 1905, le ministre des Travaux publics annonce enfin la construction de celui de Chicoutimi avec l'achat d'un terrain au coin des rue Salaberry et Racine, le 21 mars, au coût de 2 400 \$. Un premier montant de 8 000 \$, puis un second de 15 000 \$ est voté par la Chambre des communes pour ce projet qui devrait coûter environ 30 000 \$. Les plans pour la construction des édifices fédéraux, servant le plus souvent à plusieurs bâtiments ayant la même fonction, proviennent du ministère à Ottawa.

Après encore quelques mois d'attente, *Le Progrès du Saguenay* annonce le 29 juin 1905 que l'entrepreneur de Chicoutimi, Adolphe Beaulieu, obtient le contrat de construction du futur bureau de poste pour la somme de 22 500 \$. Officiellement, les travaux débutent le 7 août avec la



Adolphe Beaulieu, obtient le contrat de construction du bureau de poste.

construction des fondations qui sont visibles dès le 24 du même mois. Rapidement, la structure se met en place et annonce l'érection d'un magnifique bâtiment de style victorien qui deviendra la fierté de la population chicoutimienne.

### Le bureau de poste de Chicoutimi

Au printemps de 1906, le bureau de poste de Chicoutimi est une bâtisse en pierre de 58 pieds par 44 pieds, surmontée d'une tour de 15 pieds carrés munie à chaque face d'une horloge<sup>6</sup>. Ce bâtiment de style Second Empire de trois étages et demi, fini en pierre de taille à l'extérieur, contient également un soubassement. Les matériaux nécessaires à sa construction se répartissent comme suit : la brique pour les cloisons et le lambrissage intérieur du soubassement et des principales cloisons du rez-de-chaussée et du premier étage, ainsi que la cheminée; le béton pour le plancher du soubassement; le bois pour les autres planchers, cloisons, escaliers et toit; le métal pour les toits en pente et celui de la tour et le gravier, pour les toits plats<sup>7</sup>.

Le soubassement contient les compartiments pour la fournaise et le combustible, l'entrepôt de la douane et l'entrée de l'escalier. Le rez-de-chaussée contient le bureau de poste principalement, ainsi que les bureaux pour le télégraphe et les douanes. Nous y retrouvons également l'entrée d'escalier et les cabinets d'aisance. Le premier étage est occupé par l'ingénieur du ministère des Travaux publics et par un bureau du Revenu de l'intérieur. En ce qui a trait à l'attique, il contient les appartements du gardien.

En 1907, suite à un investissement de près de 10 000 \$, le gouvernement finalise l'édifice du bureau de poste avec l'installation d'un appareil de chauffage. Dès sa construction, le bureau de poste de Chicoutimi fait l'orgueil et le fierté de la population de la ville. Le quartier est se modernise rapidement, nous y retrouvons dès 1912, des trottoirs en béton et le macadamisage des rues Racine et du Couvent (Salaberry).

En 1926, le bureau de poste de Chicoutimi devient exigü suite à la mise en place du premier service de distribution du courrier, en décembre de la même année<sup>8</sup>. À l'époque, les maisons de la ville peuvent compter sur les services de neuf facteurs. Pour combler l'espace manquant, le gouvernement entreprend la construction d'une rallonge sur le côté est de l'édifice, afin d'y loger adéquatement les services des postes et des douanes.



ANOC, Coll. de la SHS, n° 612

En 1926, on agrandit le bureau de poste du côté est.



ANOC, Coll. de la SHS n° 10188

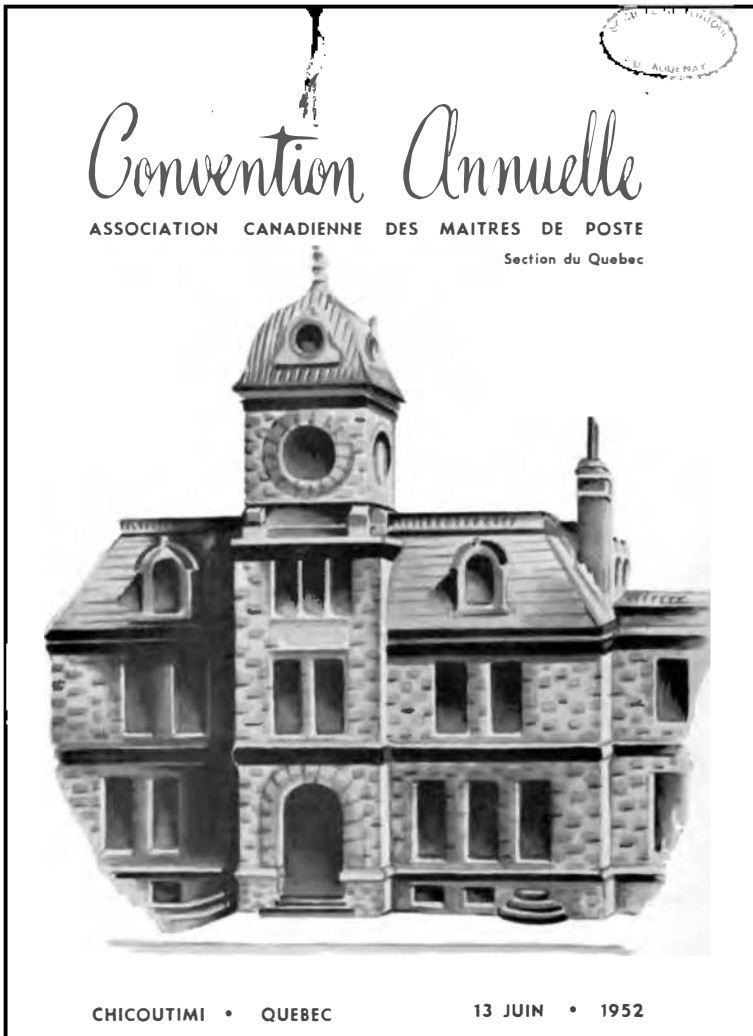


ANOC, Coll. de la SHS n° 6691



ANOC, Coll. de la SHS n° 10180

Les 3 photos ci-haut, nous montre la préparation de la poste à Chicoutimi en 1953-1954.



Coll. de la SHS

*Programme de la réunion annuelle de l'Association canadienne des maîtres de poste qui se tenait à Chicoutimi en juin 1952.*

Cet ajout d'une construction de deux étages, mesurant 23 pieds de largeur par 44 pieds de profondeur, respecte l'apparence générale de l'édifice. Lors de sa construction, l'on recouvre l'extérieur de l'édifice des mêmes pierres que le corps principal, le tout couronné d'une rangée de pierres alignées pour la frise. Comme le précédent toit, celui de l'allonge se composera de gravier et de goudron. Le coût de la nouvelle construction se chiffre à 23 487 \$.

L'année suivante, le gouvernement débute le réaménagement intérieur de l'édifice. Ces rénovations se terminent en 1931 avec la reconstruction d'une partie de l'échelle de sauvetage et l'amélioration du système électrique. Ces travaux représentent un investissement d'un peu plus de 3 500 \$. En 1940, le bureau de poste de Chicoutimi doit subir une cure de rajeunissement avec la réfection complète de l'intérieur du bâtiment. Cependant, l'in-

ce d'une partie de l'édifice retardera les travaux, tout en augmentant le coût des rénovations. Tous les matériaux endommagés des trois étages et du toit doivent être enlevés et remplacés. L'on doit également refaire une partie des planchers et changer entièrement le système d'éclairage. Le gouvernement profite de ces travaux pour refaire entièrement les cases postales, datant de 1907, et devenues désuètes avec le temps<sup>9</sup>. En 1948, l'on procède de nouveau à des travaux d'entretien pour une somme de près de 5 500 \$.

Au début des années 1950, suite à l'augmentation rapide de la population, l'espace disponible à l'intérieur du bureau de poste de Chicoutimi devient insuffisant. Pour remédier à cette situation, le gouvernement décide, en octobre 1957, de construire un nouvel édifice des postes. Malheureusement, le site retenu demandera la démolition d'une demeure centenaire, « la vieille maifon », l'une des plus représentatives des débuts de l'histoire de Chicoutimi<sup>10</sup>. Situé au bas de la rue Racine, en plein cœur de la ville, le nouveau bureau de poste doit permettre à la poste et aux facteurs d'occuper le même édifice. Le nouvel immeuble fédéral permettra également de loger les ministères du revenu national, du Commerce, de l'Agriculture, du Travail, des Affaires des anciens combattants, des Travaux publics et des Postes, ainsi que l'Office national du film et la Commission d'assurance-chômage. Terminé en 1959, l'édifice de 99 pieds de largeur par 113 pieds de longueur — comportant une annexe de 29 pieds sur 61 pieds — est une réalisation des Frères Jobin inc.



ANOC, Coll. de la SHS, n° 10117

*Léonidas Bélanger procède au déménagement de l'ancien bureau de poste vers le nouveau sur la rue Racine.*

\*\*\*

En novembre 1958, le personnel et le matériel des postes quittent l'édifice du haut de la rue Racine, laissant une grande partie de celui-ci vide et disponible. À ce moment, plusieurs projets sont à l'étude, dont celui du conseil de la cité de Chicoutimi, qui consiste à loger adéquatement la bibliothèque publique, le Musée saguenéen et la Société historique du Saguenay. Toutefois, le projet demeure embryonnaire, surtout suite à l'achat par le Canadien national du bâtiment.


Dans les années 1990, l'ancien bureau de poste devient la propriété de Gilles Rinfret et Pierre Tremblay. Ces derniers ont dû, tout en respectant sa valeur patrimoniale, effectuer pendant plusieurs années des réparations majeures et coûteuses au bâtiment. N'oublions pas que le bureau de poste de Chicoutimi est, avec les bâtiments de la Compagnie de pulpe, l'un des seuls vestiges de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle à Chicoutimi.

#### NOTES

- 1 Les renseignements techniques et financiers proviennent du dépouillement du Rapport du ministre des travaux publics, publié à Ottawa.
- 2 L'arrivée du modernisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est au cœur de l'actualité des journaux et des discours de l'époque. Pour plus d'information, le lecteur peut consulter *Le Progrès du Saguenay*, principal journal de cette période. L'auteur tient également à remercier l'historien Jérôme Gagnon pour ses précisions.
- 3 Pour plus d'informations au sujet de la maison Côté & Boivin, lire l'article de

Carl Beaulieu, « La Maison Côté & Boivin, une tradition entrepreneuriale » dans *Saguenayensia*, vol. 42-no 4, octobre-décembre 2000, p. 42-45.

- 4 Pour plus d'informations sur les feux de la ville de Chicoutimi, lire l'article de Russel Bouchard, « De l'histoire des premiers grands feux à Chicoutimi » dans *Saguenayensia*, vol. 41-no 3, juillet-septembre, p. 3-10.
- 5 F.-X. Gosselin. *Chicoutimi, la Reine du Nord*, 1913, p. 19.
- 6 Le mécanisme de cette horloge, enlevée depuis plusieurs années, existe encore.
- 7 Les renseignements pour cette partie proviennent principalement du *Rapport du ministre des travaux publics*, publié à Ottawa.
- 8 *L'Annuaire des comtés de Chicoutimi et du Lac St-Jean*, 1927, p. 245. Cité dans Guy Coutu, *Chicoutimi, 150 ans d'images*, Chicoutimi, 1992, p. 310.
- 9 « Amélioration au bureau de poste », *Le Progrès du Saguenay*, 10 octobre 1940, p. 7; *Rapport du ministère des Travaux publics*, Ottawa, 1941, p. 24.
- 10 La « vieille maifon », désignation provenant de l'ancienne façon d'écrire le mot « maison », date du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette propriété luxueuse appartient pendant plusieurs générations à la famille Guay.



**Gilles Rinfret, ing.**  
Conseiller senior  
Structure du bâtiment  
et ouvrages d'at majeurs

Roche Itée, Groupe-conseil  
159, Côte Salaberry  
Chicoutimi, Québec, Canada G7H 4K2  
tél. : 418.549.6471  
téléec. : 418.549.3268  
Site internet : [www.roche.ca](http://www.roche.ca)

cellulaire : 418.540.4553  
courriel : [gilles.rinfret@gcs.qc.ca](mailto:gilles.rinfret@gcs.qc.ca)

ISO9001



DE **GÉNIE**  
ET DE **PASSION**

• INGÉNIERIE • EXPERTISE • GESTION • PLANIFICATION  
• INNOVATION • HAUTE TECHNOLOGIE  
• R & D • CLÉ EN MAIN • CONSTRUCTION

**159, Côte Salaberry, Chicoutimi (Québec) G7H 4K2**  
T 418.549.6471 F 418.549.3268  
courriel : [accueil@gcs.qc.ca](mailto:accueil@gcs.qc.ca) | [www.gcs.qc.ca](http://www.gcs.qc.ca) / [www.roche.ca](http://www.roche.ca)

Informations : Sylvain Corneau ing., Directeur Général (Saguenay/Lac-St-Jean) / Vice-Président Industriel : [sylvain.corneau@gcs.qc.ca](mailto:sylvain.corneau@gcs.qc.ca)

# La paroisse Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus :

## 75 ans au carrefour de l'histoire

par Gabriel Berberi  
Journaliste retraité

La paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, de Jonquière, célèbre en 2005 son 75<sup>e</sup> anniversaire. Diverses activités marquant cet événement historique et destinées aux personnes de tout âge sont prévues jusqu'au samedi 8 octobre. Ce jour-là, à compter de 19 h 30, le Quatuor Alcan présentera dans l'église Sainte-Thérèse, le concert de clôture des fêtes.

C'est le 14 mai 1930 que fut érigée canoniquement cette paroisse, la première à voir le jour dans la ville d'Arvida. En fait, les pionniers de la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus se sont attelés à la tâche dans le courant des années 1920. La ville corporative d'Arvida a été fondée officiellement par les autorités d'Alcoa, de Pittsburgh, le 1<sup>er</sup> juin 1926. Les premiers offices religieux ont été préparés dans la salle à manger des ouvriers pensionnaires sur la rue Vaudreuil. Par la suite, la messe fut célébrée au sous-sol de l'édifice qui abritait les services administratifs de la compagnie. Dans le but de remplacer ces locaux de fortune, Mgr Michel-Thomas Labrecque, évêque du diocèse de Chicoutimi, intervint auprès des dirigeants de cette compagnie produisant de l'aluminium. Il lui fallait absolument aider les paroissiens à ériger leur église permanente digne d'une grande ville, en dépit du nombre restreint de familles à cette époque.

Les représentants de l'entreprise américaine répondirent favorablement à la requête formulée par Mgr Labrecque. En plus

de céder un grand terrain du centre-ville à la paroisse, ils firent don de 40 000 \$ et s'engagèrent même à prélever sur le salaire des employés, le montant représentant la dîme et les dons.

### L'évêque bâtisseur

Mgr Labrecque (1849-1932), troisième évêque dans l'histoire du diocèse de Chicoutimi, qui a participé concrètement à la création de la paroisse mère d'Arvida, est considéré à juste titre comme l'un des grands bâtisseurs du Saguenay-Lac-Saint-Jean. D'où l'importance de consacrer quelques lignes à cet énergique artisan de l'église diocésaine, dans le cadre de cette fête d'une paroisse où il fait lui-même figure de pionnier. Lors de son épiscopat qui dura près de 36 ans, soit du 28 mai 1892 au 2 janvier 1928, Mgr Labrecque a fondé 34 paroisses, ordonné 175 prêtres, et fut à l'origine de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil, le 4 novembre 1894, pour assurer l'enseignement dans le secteur rural. De même, en sa qualité d'évêque du diocèse de Chicoutimi, il aida l'abbé Elzéar Delamarre à établir au Séminaire de Chicoutimi, le 2 juillet 1904, la congrégation des Sœurs de Saint-Antoine de Padoue, devenues les Antoniennes de Marie.

La grande mission confiée au départ à ces religieuses consistait à assurer un solide soutien paroissial aux prêtres pour leur permettre d'exercer pleinement les tâches pastorales. Ces deux



L'église Sainte-Thérèse d'Arvida en 1950.

AVOC, Coll. de la SHS, n° 1948

communautés de femmes sont toujours à l'œuvre dans le diocèse de Chicoutimi.

En outre, Mgr Labrecque, fils de cultivateur, né à Saint-Anselme, comté de Dorchester, favorisa l'implantation de plusieurs communautés dans le diocèse de Chicoutimi. Certaines d'entre elles sont toujours actives sur le territoire régional.

Ce sont les suivantes : les Trappistes, lesquels s'établirent d'abord à Mistassini en 1892 (ces moines de l'Ordre des Cisterciens habitent maintenant un nouveau monastère à Saint-Eugène d'Argentenay, non loin de la ville de Dolbeau-Mistassini); les Servantes du Très Saint-Sacrement, chassées de France et interdites dans certaines villes du Québec, qui ont ouvert un sanctuaire diocésain à Chicoutimi en 1903; les Filles de Sainte-Marie de la Présentation, en 1920; les Capucins, qui assurent depuis 1925 le bon fonctionnement de l'Ermitage Saint-Antoine, première attraction touristique de la région; les Rédemptoristes, arrivés en 1926 et qui desservent encore la paroisse de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, de Desbiens.

### Première au pays

Pour sa part, Mgr Joseph Lévêque, chanoine, nommé curé de la nouvelle communauté catholique d'Arvida le 26 novembre 1927, s'empressa de choisir la patronne de la future paroisse, soit la petite carmélite Thérèse Martin, de Lisieux, canonisée deux années plus tôt par le pape Pie XI. La paroisse mère d'Arvida fut apparemment la première au Canada à porter le nom de religieuse (Thérèse de l'Enfant-Jésus) de la jeune sainte, qui a rendu l'âme en 1897, à l'âge de 24 ans, des suites de la tuberculose. Le 20 octobre 1997, cent ans après la mort de Thérèse Martin, de Lisieux, le pape Jean-Paul II, décédé le 2 avril 2005, la proclame docteur de l'Église.

Né le 12 mai 1887 à Saint-Henri, comté de Lévis, le curé fondateur de la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, a fait ses études classiques et théologiques à Chicoutimi. Son ordination sacerdotale s'est déroulée le 17 mai 1917 en l'église de Saint-Alphonse, de Bagotville, lors d'une cérémonie présidée justement par Mgr Michel-Thomas Labrecque.

Avant de devenir le premier pasteur attiré de la paroisse mère d'Arvida, l'abbé Joseph Lévêque travailla comme professeur au Petit séminaire de Chicoutimi pendant une dizaine d'années. En 1950, il reçut le titre de chanoine honoraire du Chapitre de la Cathédrale de Chicoutimi et fut élevé, neuf années plus tard, au rang de Prélat domestique (p.d.) de Sa Sainteté.



*Mgr Joseph Lévêque*  
ANQC, Coll. de la SHS, n° 657

Le curé Jos Lévêque (c'est ainsi que des paroissiens l'appelaient amicalement) demeura en fonction jusqu'à sa mort. Décédé au presbytère de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus le 9 janvier 1962, il fut inhumé, suivant sa volonté, dans la crypte de l'église paroissiale, qui comprend neuf places, dont sept demeurent disponibles. Son frère, Mgr Arthur Lévêque (1891-1979), chan. hon., p.d., curé-fondateur de la paroisse de Saint-Laurent de Jonquière, où il oeuvra de 1937 à 1967 fut l'autre prêtre qui choisit ce lieu pour y reposer en paix.

Mgr Louis-Joseph Drouin (1909-1981) lui succéda, entre 1962 et 1967. Né à Québec le 23 août 1909, il étudia à Chicoutimi et accéda à la prêtrise dans cette ville le 26 mai 1934, lors d'une ordination dirigée par Mgr Charles Lamarche, évêque du diocèse. Le curé Drouin devint chanoine honoraire du Chapitre de la cathédrale de Chicoutimi le 15 juillet 1964. Mgr Drouin fut désigné vicaire forain (v.f.) le 8 septembre 1965. En date du 1<sup>er</sup> décembre 1967, Mgr Drouin recevait le titre de chanoine titulaire. Le 3 février 1968, il était nommé prélat domestique de Sa Sainteté.

### Originaire de la région

Le troisième curé de la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et premier prêtre originaire de la région à occuper cette fonction, fut M. l'abbé Ernest Lévesque (1908) entre octobre 1967 et juin 1969. Ernest Lévesque a vu le jour à Roberval le 5 avril 1908.

Ordonné prêtre à Chicoutimi par Mgr Lamarche le 21 mai 1933, l'abbé Lévesque enseigna d'abord au Petit séminaire de Chicoutimi avant d'entreprendre son ministère dans la paroisse de Saint-François-Xavier (Cathédrale), de Chicoutimi, en qualité de vicaire.

Avant de se voir confier la cure de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, à Arvida, il assumait ses responsabilités de pasteur à Saint-



*Abbé Ernest Lévesque*  
ANQC, Coll. de la SHS, n° 3036

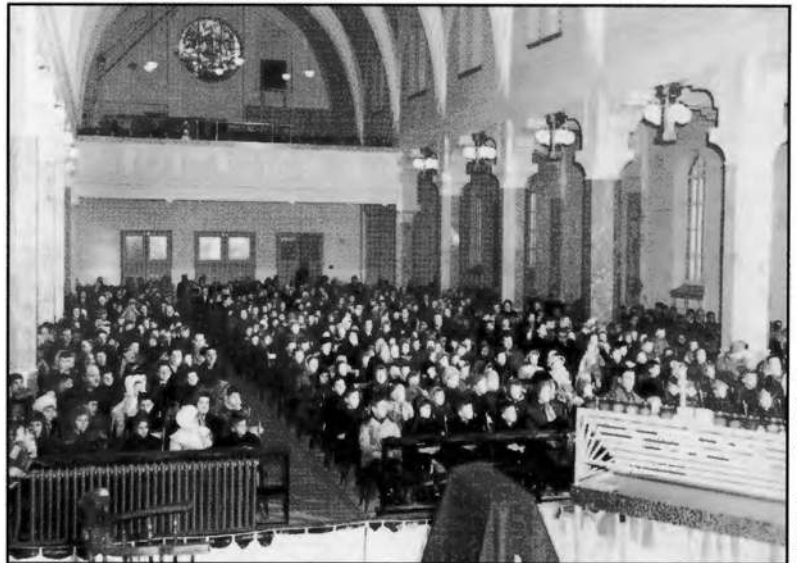
Méthode (1950-1963), et à Saint-Pierre d'Alma (1963-1967). En même temps qu'il était nommé curé de Sainte-Thérèse d'Arvida au mois d'octobre 1967, l'abbé Ernest Lévesque recevait le titre de vicaire forain. Aux dernières nouvelles, en mai 2005, l'abbé Lévesque, âgé de 97 ans, n'était pas malade et vivait chez les Antoniennes de Marie à Chicoutimi.

Ce fut ensuite l'abbé John Armour (1921-1994) qui prit la relève au poste de curé dans la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, d'Arvida, de juillet 1969 à juin 1994. Né à Ville Saint-Pierre, sur l'île de Montréal, le 18 juillet 1921, John Armour, qui aura été le dernier curé à temps plein de la paroisse de Sainte-Thérèse, a réalisé ses études théologiques au séminaire universitaire Saint-Paul d'Ottawa. Il obtint en 1959 son baccalauréat en théologie de l'Université d'Ottawa. Agé de 38 ans, M. Armour a été ordonné prêtre le 6 juin 1959 dans l'église de Sainte-Famille de Kénogami par Mgr Marius Paré, alors évêque auxiliaire du diocèse de Chicoutimi. L'abbé John Armour a d'abord travaillé au Séminaire Marie-Reine-du-Clergé, de Saint-Jérôme (Métabetchouan-Lac-à-la-Croix), notamment comme professeur d'anglais. Entre 1964 et 1969, l'abbé Armour a procuré les services religieux aux personnes employées à la Station de radar de l'Aviation royale canadienne, à Mont-Apica (cet établissement militaire, situé dans la réserve faunique des Laurentides, est fermé depuis plusieurs années).

Depuis le départ du curé John Armour, ce sont des prêtres coordonnateurs et/ou modérateurs de l'équipe pastorale qui sont au service de la communauté chrétienne : Denis Villeneuve (octobre 1994 à mars 1995); Martin Bouchard (1937-2002), dans la paroisse, de septembre 1995 jusqu'à son décès survenu le 10 décembre 2002; Jean-Paul Larouche (à compter de janvier 2003).

Dans la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, la période où le prêtre curé pouvait compter sur un vicaire, au moins, pour l'aider dans ses nombreuses tâches pastorales, a commencé en juin 1937 pour se terminer au mois de mars 1980. Pendant ces 43 années, 13 prêtres ont joué le rôle de vicaires auprès des sept différents curés, dont la nouvelle définition depuis 1993, est celle de coordonnateur ou modérateur de l'équipe pastorale.

Mgr René Bélanger a été le premier prêtre vicaire dans la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, soit à partir de juin 1937 jusqu'en 1942. Les autres prêtres qui ont exercé cette fonction par la suite sont : Maurice Girard, de juin 1942 à octobre 1950; Walter Lavoie, de juin 1942 à juin 1955; Roméo Arsenaault, de novembre 1945 à août 1946 et d'octobre 1950 à avril 1951; Albert Clouard, d'avril 1951 à juin 1952; Normand Deneault, de juin 1952 à avril 1969; Claude Legendre, de juin 1955 à août



Intérieur de l'église en 1950.

ANOC, Coll. de la SHS, n° 4179

1957; Jean Reid, d'août 1957 à mai 1960; Roland Tremblay, de janvier 1960 à août 1968; Camil Ménard, d'août 1968 à juillet 1969; Jean-Claude Boulé, de juillet 1969 à août 1975; Maurice Ouellet, d'août 1975 à mars 1980.

### Le déclin de la pratique se continue

Le regroupement qui touche présentement de nombreuses paroisses dans le diocèse de Chicoutimi, en raison de la diminution du nombre de pratiquants combinée à la pénurie de prêtres, fait que la communauté de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, à Jonquière, compte maintenant une population d'environ 14 500 personnes. Le secteur d'Arvida n'a plus, en 2005, que deux paroisses, soit Saint-Philippe et Sainte-Thérèse. Au moment d'écrire ces lignes, les personnes qui prennent part aux offices représentent, suivant les saisons, entre 5 et 10 % de la population d'allégeance catholique romaine. Rares sont les adolescents qui vont encore à l'église.

Sainte-Thérèse englobe aujourd'hui les paroisses de Saint-Étienne (fusion des entités paroissiales de Saint-Jacques et de Saint-Mathias), et de Saint-Jean-Eudes. L'église de Saint-Jacques n'est plus un lieu de culte depuis l'automne de 2004. Une seule messe est célébrée le dimanche dans chacune des quatre églises encore ouvertes dans la nouvelle paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Mais le nombre de fidèles est loin de suffire pour assurer l'occupation de toutes les places disponibles. Par exemple, il y a 650 places dans l'église de Sainte-Thérèse. Les bancs sont occupés dans une proportion qui ne dépasse guère à l'unique messe dominicale. Le déclin très prononcé de la pratique provoque aussi une situation économique difficile pour les fabriques paroissiales, dont celle de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Là, il devient toujours plus difficile d'amasser suffisamment de

fonds en provenance de contributions volontaires des paroissiens pour défrayer uniquement les dépenses courantes.

## Une grande sainte

Le curé fondateur de la paroisse mère d'Arvida, Mgr Joseph Lévêque a fait un choix on ne peut plus judicieux en optant pour la jeune carmélite française Thérèse Martin, comme sainte protectrice de la nouvelle communauté catholique romaine regroupant surtout des travailleurs de la métallurgie. Née à Alençon, en Normandie, le 2 janvier 1873 dans une famille chrétienne de neuf enfants, Marie-Françoise-Thérèse Martin avait une santé fragile. En 1883, une étrange maladie terrassa la fillette. Mais la petite Thérèse Martin fut guérie par une statue de la Vierge qui lui sourit.

Elle fit son entrée au Carmel de Lisieux à l'âge de 15 ans avec une permission spéciale. Ses quatre sœurs ont également consacré leur vie au Christ, dont trois chez les carmélites à Lisieux : Marie (1860-1940); Pauline (1861-1951); Léonie (1863-1941) et Céline (1869-1959).

Durant sa vie de carmélite, Thérèse Martin subit plusieurs souffrances physiques sans se plaindre, bien au contraire. Elle dut accomplir les plus dures et repoussantes corvées que d'autres religieuses refusaient d'exécuter. Certaines la bafouèrent en lui infligeant de mauvais traitements. La jeune femme fut victime du froid qui sévissait au couvent. D'après ses témoignages écrits, les douleurs qu'elle éprouvait la rapprochaient toujours plus d'autrui et du Christ.

En 1895, deux années avant sa mort, Thérèse Martin dont le nom de religion était Thérèse de l'Enfant-Jésus, a écrit la première version de ses mémoires intitulée *L'histoire d'une âme*. Thérèse est l'auteur de plusieurs textes, dont 21 prières. Dans son manuscrit original, l'une de ses phrases a fait le tour du monde et est inscrite sur la voûte du chœur dans l'église de Sainte-Thérèse d'Arvida : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. »

Morte à l'âge de 24 ans, le 30 septembre 1897, Thérèse a été canonisée par le pape Pie XI le 17 mai 1925.

## Double fête

Le 14 décembre 1927, le même pontife la proclame patronne des missions, à l'égal de saint François-Xavier. Puis, le 3 mai 1944, le pape Pie XII désigne Thérèse Martin patronne secondaire de France, au même titre que Jeanne d'Arc.

Le titre de docteur de l'église, qui a été conféré à Thérèse Martin par le pape Jean-Paul II le dimanche 19 octobre 1997, jour des missions, indique bien que la sainte patronne de la paroisse



1950. Le curé de la paroisse, Joseph Lévêque, se tient fièrement à côté de la statue de sainte Thérèse, patronne de la paroisse, qui sera hissée à la cime de la façade de l'église.

mère d'Arvida occupe une place privilégiée au sein de l'Église catholique romaine.

L'Église attribue officiellement ce titre à des théologiens auxquels elle reconnaît une autorité particulière de témoins de la doctrine en raison de l'orthodoxie de leur pensée (exactitude de leur doctrine), de la sainteté de leur vie et de l'importance de leur œuvre.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face (c'était son nom de religieuse au complet) a donc rejoint les 32 docteurs de l'Église. Parmi les femmes et les hommes de ce groupe, on retrouve Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Albert Le Grand, Athanase, Augustin, Bernard de Clairvaux, Cyrille de Jérusalem, François de Sales, Jean Chrysostome, Jean de la Croix et Thomas d'Aquin. On doit préciser que Thérèse Martin a aussi une spécialisation, étant appelée, en effet, Docteur des Urgences.

Thérèse a tenu parole. Elle accomplit sans cesse des miracles depuis 1899. Voilà pourquoi plus de 2 000 églises et chapelles dans des dizaines de pays portent son nom, y compris cinq basiliques et cinq cathédrales qui lui sont dédiées. La basilique de style romano-byzantin de Lisieux, où Thérèse Martin a vécu la plus grande partie de sa courte vie terrestre, a été construite en sa mémoire. Lisieux, petite ville de 25 000 habitants, est devenue

l'un des hauts lieux de pèlerinage dans le monde : chaque année, 1,5 million de pèlerins de tous les continents s'y rendent pour se recueillir et prier, sur les traces de Thérèse Martin.

Le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'érection canonique de la paroisse de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, à Jonquière, se déroule en même temps – heureuse coïncidence – que le 80<sup>e</sup> anniversaire de canonisation de Thérèse Martin, la patronne qui fait toujours pleuvoir des roses du ciel. Cet événement donne lieu, d'ailleurs, à de grandes célébrations en France, particulièrement à Lisieux, en Normandie, et ailleurs dans le monde.

Rappelons que lors de la canonisation de Thérèse, le 17 mai 1925 à Rome, le pape Pie XI était entouré de 23 cardinaux et de 250 évêques. On a évalué la foule réunie à 50 000 fidèles venus de partout. Environ 5 000 d'entre eux purent entrer dans la basilique Saint-Pierre pour assister à la cérémonie solennelle où l'humble carmélite fut proclamée sainte.

### Coûteuse mais ignifuge

Le fait qu'elle ait été construite entièrement à l'épreuve du feu constitue l'une des principales caractéristiques techniques de l'église paroissiale de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus.

D'après les plans originaux de l'architecte Alfred Lamontagne, complétés en 1927, les murs du bâtiment étaient en béton mais la toiture devait se composer de bois. Or, peu après la signature du contrat par l'entrepreneur G.-C. Thiboutot pour la mise en chantier de l'église, on assista à l'intervention de Y.-M. Guay, un ingénieur-conseil de Montréal.

Ce dernier proposa le remplacement du toit en bois par une voûte de béton résistant aux flammes. Par sa suggestion, l'ingénieur Guay voulait que l'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, la paroisse centrale de la nouvelle ville d'Arvida, soit complètement à l'abri des incendies majeurs. Son insistance pour le béton se justifiait : plusieurs temples, dont la cathédrale dans la paroisse de Saint-François-Xavier, de Chicoutimi, avaient été littéralement rasés par les conflagrations. Cependant, la réalisation d'une voûte en béton de préférence au bois coûtait beaucoup plus. Il en résulta une insuffisance de fonds qui se chiffra par

100 000 \$. Voilà pourquoi les paroissiens de Sainte-Thérèse se privèrent de bancs, d'éclairage, de balustrade, d'autel et de décoration intérieure jusqu'en 1948 pour s'offrir une église ininflammable.

On trouva finalement l'argent requis pour entreprendre les travaux de finition de l'église de Sainte-Thérèse et ceux-ci s'échelonnèrent sur deux années. L'architecte Ludger Lemieux fut chargé de la décoration intérieure. Les éléments utilisés s'inspirent des courants esthétiques classiques qui prévalaient au commencement du XX<sup>e</sup> siècle, lesquels sont associés aux styles romans de l'Antiquité et de la Renaissance italienne.

Ces styles s'adaptaient le mieux au potentiel technique et matériel du XX<sup>e</sup> siècle. Une fois complétée, l'installation des articles pratiques et décoratifs dans l'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus a été suivie de la consécration du temple le 3 octobre 1950 par Mgr Georges Mélançon, évêque du diocèse de Chicoutimi.

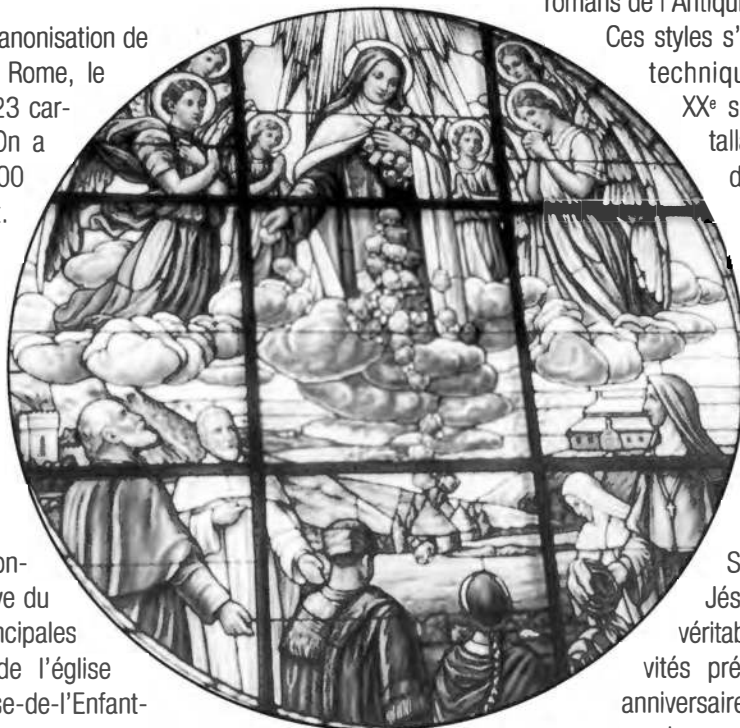
### Trésors de Sainte-Thérèse

L'église paroissiale de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, de Jonquière, rassemble de véritables bijoux artistiques. Les activités préparées dans le cadre du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'érection canonique de la paroisse se révèlent une occasion idéale pour redécouvrir ou se familiariser davantage avec ces trésors. Ceux qui resplendissent le plus sous les rayons du soleil pour

exposer toute leur beauté sont les grands vitraux, lesquels, de chaque côté de la nef, racontent la vie exceptionnelle de Thérèse Martin. Chacun de ces seize vitraux représente une scène de la courte existence terrestre de cette femme de Normandie.

Ces œuvres d'une grande richesse artistique ont été réalisées entre 1948 et 1950 par Guido Nincheri (1885-1973), de Montréal. On considère cet artiste talentueux comme l'un des plus valeureux maîtres verriers du Canada. Spécialiste de l'art religieux et profane, il a notamment contribué à populariser la technique de la fresque en Amérique du Nord.

Originaire de Prato, en Italie, Guido Nincheri a conçu plus de 2 000 vitraux que l'on retrouve dans une centaine d'églises au Québec, en Ontario, dans les Maritimes, en Colombie-Britannique et dans les États de Nouvelle-Angleterre. Une autre église de la



*Vitrail représentant sainte Thérèse  
réalisé par Guido Nincheri.*

ANQC. Coll. de la SHS, n° 3524



Gabriel Berbert

région, celle de la paroisse de Saint-Édouard, à La Baie, abrite également des vitraux créés par Nincheri. Ce maître verrier est décédé à Providence, Rhode Island, à l'âge de 87 ans. Guido Nincheri a reçu le titre de Bâtitseur de la ville de Montréal à titre posthume, en 1993<sup>1</sup>.

En plus des vitraux, il y a les autels, la balustrade et la chaire, conçus en marbre de couleur pastel importé de Vérone, en Italie. Des mosaïques ont été apposées sur ces ouvrages d'art. L'autel de gauche est dédié à Notre-Dame-du-Sourire, qui aurait guéri Thérèse Martin à l'âge de 10 ans.

Quant à l'autel de droite, il rend hommage à cette jeune femme de France devenue carmélite. Pour leur part, les lourdes portes de bronze reproduisent sur les deux côtés, des œuvres d'Albert Gilles, Parisien d'origine (1895-1979) représentant des paraboles et diverses scènes de la vie de Jésus. Le chemin de croix est une réalisation de Claude Gilles. Ces tableaux au fini vieil argent ont été installés et bénis en février 1950. Les membres de la famille Gilles ont leurs ateliers à Château-Richer<sup>2</sup>.

Inaugurée le 8 juin 2003, la chapelle d'adoration perpétuelle constitue une autre richesse de la paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, à Jonquières. C'est la seule dans la région qui soit ouverte en permanence, jour et nuit. De nombreux adorateurs y sont inscrits. Et l'on dénombre plus de 500 visites chaque semaine. Cette chapelle est sous le patronage de saint Pie X, le pape de l'Eucharistie.



Gabriel Berbert

*Ci-haut : l'intérieur de la chapelle d'adoration de la paroisse Sainte-Thérèse.*

**NOTES**

1. <http://collections.ic.gc.ca/nincheri>)
2. [www.cuivres-albertgilles.com](http://www.cuivres-albertgilles.com)

**Le drapeau du Saguenay–Lac-Saint-Jean**



**est disponible  
à nos bureaux  
en tout temps de l'année**

**Pour nous joindre :**

**Téléphone : (418)549-2805**

**Télocopieur : (418) 549-3701**

**Courriel : [shs@cybernaute.com](mailto:shs@cybernaute.com)**

# Les Émond dans la région

par Pierre-Maurice Hébert  
auteur

Les Émond au Saguenay—Lac-Saint-Jean descendent du couple Pierre Émond et Agnès Grondin, mariés à Rivière-Ouelle, le 31 janvier 1690. Pierre Émond venait de Saint-Louis de Rochefort, près de Bordeaux en France. Il était le fils d'Isaac Émond et de Marie Garineau. Son épouse était la fille de Jean Grondin et de Saintes Mignot.

Après la deuxième génération au Québec, celle du couple Joseph Émond et Thérèse Mignot, mariés le 30 avril 1719, des Émond se sont établis à La Pocatière, entre autres: Jean-Baptiste Émond et Madeleine Ouellet, mariés le 22 février 1745. Leur descendant, Joseph Émond, s'est marié à Marie-Claire Bois, le 14 juin 1802.

De La Pocatière, les Émond traversèrent le fleuve pour aller s'établir à La Malbaie où le mariage de Cyrille Émond avec Josette Potvin est signalé le 4 octobre 1841. Ils sont les ancêtres de plusieurs familles d'Émond à Laterrière, porte d'entrée du Saguenay—Lac-Saint-Jean (par l'intérieur des terres). Thomas Émond épousa, à Laterrière, Marie Girard, le 10 septembre 1872. Leur fille, Julie Émond, ma grand-mère, y épousa Honoré (dit Henry) Saint-Gelais, le 16 octobre 1894. Les Émond exploitèrent un hôtel à Laterrière. Situons l'endroit.

L'hôtel Émond à Laterrière est situé à l'orée des Laurentides, d'où sa vocation forestière, en plus d'être un endroit agricole. Un grand lac, le lac Kénogami, s'écoulant par la rivière Chicoutimi, servait au flottage du bois et attirait les draveurs. L'hôtel Émond était situé au Portage-des-Roches, à gauche du chemin qui y conduisait. Les étrangers qui venaient faire des affaires à Laterrière logeaient à cet hôtel, bien situé près du lac Kénogami.

Vers 1900, les activités avaient augmenté considérablement dans ces lieux. Le chemin longeait la rivière Chicoutimi jusqu'au-delà du Portage (lieu où les canotiers devaient « porter », pour éviter les rapides). Les habitants étaient établis au bord de la rivière, comme c'était l'habitude partout, pour profiter de l'eau courante. Ma grand-mère Émond demeurait là avec mon grand-père Saint-Gelais et leurs enfants, sur la rive droite de la rivière, loin du village actuel. J'y suis allé quelques fois. Leur maison, convertie en chalet au bord de la rivière, a été ravagée par le feu. Sur les hauteurs, il y avait de belles terres à cultiver. Les gens arrêtaient à la maison de mes grands-parents. Ma grand-mère, Julie Émond, était accueillante et servait des repas aux voyageurs.

C'est l'industrie du bois qui produira à cet endroit la plus grande activité, surtout lorsqu'un moulin de pulpe sera construit à l'embouchure de la rivière Chicoutimi. Alors on coupera du bois autour du lac Kénogami. On l'acheminera vers la rivière Chicoutimi et le moulin de pulpe. Pour effectuer ce travail, un bateau à vapeur sillonnait le lac Kénogami, en traînant sur les flots des nappes de billots encerclés, jusqu'à la rivière Chicoutimi.



Vue panoramique du Portage-des-Roches en 1923. On aperçoit les maisons de Thomas Émond (père) et d'Aex Émond.

ANDC, Coll. de la SHS, n° 3850

Vers 1914, la voie ferroviaire faisait son apparition. L'hôtel verra arriver par cette voie des ouvriers, de l'équipement de travail, et du ravitaillement. Le train Roberval-Saguenay a longtemps fait la prospérité de Laterrière avec sa gare au centre du village. À cette époque, la population de Laterrière dépassait celle de Chicoutimi, d'autant plus que les chantiers du lac à la Chaîne en haut de la rivière du Moulin, qui

acheminaient du bois aussi par la rivière Chicoutimi, amenaient un surplus de population à Laterrière. L'hôtel des Émond voyait donc beaucoup de gens et de visiteurs à cette époque. Maintenant il n'y a plus de trains à Laterrière et plus d'hôtel au Portage.

Au début de 1920, on parlait de hausser le lac Kénogami pour construire un pouvoir hydraulique à la tête de la rivière Chicoutimi. Ce pouvoir devait alimenter en eau et en électricité le moulin de pulpe à Chicoutimi. Il fallait d'abord élever un barrage pour endiguer le lac Kénogami. De vastes terrains furent submergés. L'hôtel Émond ferma ses portes. Thomas Émond a vendu alors l'hôtel, pour venir s'installer au village de Laterrière. La construction de l'écluse amena un nouveau courant d'activités passagères à Laterrière.

La vente de l'hôtel par Thomas Émond s'est faite très rapidement et à bon prix. Thomas est allé à Chicoutimi rencontrer J.-É.-A Dubuc et la vente s'est effectuée, incluant les terrains environnants. Déjà beaucoup de terrains avaient été expropriés par la Commission des eaux courantes.

### **Les descendants de Thomas Émond et Marie Girard**

Thomas Émond et Marie Girard ont eu une grande famille: Isabelle, mariée à Joseph Lapointe, Pitre marié à Mary Saint-Gelais, Alexandre marié à Mélanie Lavoie, Achille marié à Marie-Louise Vaillancourt, Thomas, Julie mariée à Henry Saint-Gelais, Lauretta mariée à Évariste Gauthier, Marie-Louise mariée à Honoré Dufour. Donnons quelques précisions sur ces descendants des premiers Émond à Laterrière.

#### **Isabelle**

Au grand lac Lapointe, situé entre le lac Kénogami et le boulevard Talbot actuel, se trouvait l'emplacement de Joseph Lapointe. Celui-ci vint habiter sur la terre des Émond à Laterrière bassin, après avoir épousé Isabelle Émond. La fille d'Isabelle, Rosanna Lapointe, hérita ensuite de la terre, avec son époux Aimé Potvin.

J'ai bien connu ces vénérables personnes sur la terre ancestrale. Joseph Lapointe était grand et maigre. Il avait une superbe moustache qui s'étendait sur ses joues. Isabelle, la sœur de ma grand-mère Julie Émond, connaissait bien les travaux de la ferme. C'était une femme forte et vaillante, toujours joyeuse, qui nous recevait à bras ouverts. Sa fille Rosanna travaillait aussi sur la ferme avec son époux, Aimé Potvin, un homme très respecté de la population. Il a occupé des postes importants dans la municipalité de Laterrière. Le couple a eu cinq enfants: trois garçons et deux filles. Ce sont: Lucinie, épouse de Robert Gagné; leur fille Nathalie a épousé mon neveu Denis Hébert. Cécile était institutrice. Elle a épousé Rolland Tremblay. Louis-Joseph, époux de Rachel Tremblay, a hérité de la terre et demeurait dans la grande maison ancestrale. Thomas demeurait au lac Lapointe. Il a épousé Lauretta Girard. Leurs enfants que j'ai connus sont: Guy Potvin, mon compagnon au séminaire de Chicoutimi, et Céline Potvin. Finalement, dans la famille Potvin, Jean-Pierre a épousé, en troisièmes noces, Rolande Bouchard. Cet homme, ingénieur talentueux, a obtenu des contrats importants, même à Montréal.

### **Nous allions à la ferme**

La ferme des Émond était célèbre à Laterrière. Tant de bras et de talents s'y sont déployés! Autant pour développer les produits de la terre que pour l'élevage des animaux. Avec ma famille, j'y suis allé très souvent, en particulier quand on tuait un cochon car ma mère, qui se trouvait parfaitement chez elle sur cette ferme, venait y donner un coup de main aux femmes de sa parenté. Après s'être rappelé avec elles ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, elle revenait toujours avec des pièces de viande, du boudin et même des pièces de lingerie fabriquées par la parenté. Rien ne pouvait surpasser une couverture de catalogne pour nous mettre au chaud l'hiver. Laterrière, ma mère retrouvait ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Quelqu'un plantait un croc dans le palais du cochon et le traînait dehors jusqu'à l'endroit de la tuerie, à terre près de la maison. Évidemment le cochon criait et se débattait. Plusieurs s'assoient alors dessus pour l'immobiliser, pendant qu'on lui attachait les pattes. Un homme d'expérience choisissait bien l'endroit dans la gorge pour le saigner. Le sang jaillissait alors et remplissait les bassins placés sur le gazon. Les femmes apportaient tout de suite le sang à la maison, pendant qu'il était frais, et la fabrication du boudin commençait. Une fois mort, le cochon était ébouillanté et parfaitement nettoyé.

#### **LES ÉMOND DE LATERRIÈRE**

**Isaac Émond et Marie Garineau**  
*Rochefort (Saint-Onge) France*

**Pierre Émond et Agnès Grondin**  
*31 janvier 1690, Rivière-Ouelle*

**Joseph Émond et Thérèse Mignot**  
*30 avril 1719, ---*

**Jean-Baptiste Émond et Madeleine Ouellet**  
*22 février 1745, Ste-Anne-de-la-Pocatière*

**Joseph-Marie Émond et Marie-Claire Boies**  
*14 juin 1802, Ste-Anne-de-la-Pocatière*

**Cyrille Émond et Josephite Potvin**  
*4 octobre 1841, La Malbaie*  
*leurs enfants mariés à :*  
*Isabelle à Thomas Boudreault*  
*Alexandre à Rose Lapointe*  
*Thomas à Marie Girard*  
*Achille à D. Gauthier*

Source : Robert Émond CSV, Danielle Émond, Jean Laprotte FIC, Michel Émond, R. Émond.

À l'époque, l'élevage de quelques animaux domestiques était courant, dans les villes et les villages. Chaque famille pouvait élever un cochon et quelques poules derrière sa maison. Dans notre rue, à Jonquière, il y en avait plusieurs. C'était tout naturel pour les voisins de se rassembler quand venait le temps de tuer le cochon. Cette scène ne passait pas inaperçue, car les cris du cochon retentissaient dans les alentours. Je n'ai jamais entendu quiconque trouver macabre la saignée du cochon, ou plaindre la pauvre bête! Aujourd'hui le cochon est amené à l'abattoir et on ne voit de lui que de beaux morceaux de viande plastifiés, étalés sur des comptoirs.

### **Pitre**

Après la famille d'Isabelle, parlons maintenant de la famille de Pitre Émond. Il avait épousé Mary (Mérée) Saint-Gelais. On avait tendance alors à angliciser les noms: Pitre pour Pierre (Peter), Mary pour Marie. Mon grand-père Saint-Gelais s'appelait Henry (pour Honoré) et son garçon s'appelait Thomesse (pour Thomas). J'ai présidé à Laterrière les noces d'or de mon grand-oncle Pitre et de ma grande-tante Mary Saint-Gelais. Parmi leurs enfants, j'ai connu surtout Cyrille, boulanger, et ensuite marchand à Laterrière. Lui et son épouse, Marie-Louise Tremblay, avaient adopté une jeune fille de leur parenté, Violette, devenue religieuse du Bon-Conseil à Chicoutimi. Germaine, autre enfant de Pitre, avait épousé Alvarez Boivin, un habile forgeron. Il avait le cœur si sensible qu'il était incapable de tuer ses poules. C'est mon père qu'il demandait pour ce travail.

Germaine Émond venait très souvent à notre maison, à Jonquière et à Kénogami. Elle et ma mère se confiaient mutuellement. Quand ses enfants étaient jeunes, ils venaient à notre maison avec leur mère. J'allais souvent, de mon côté, à la forge d'Alvarez Boivin, aux limites de Kénogami, dominant le Saguenay. J'aimais voir travailler cet homme qui maîtrisait si bien les chevaux et ferait leurs sabots, tout en taillant l'excédent de la corne. Le fer devenait rouge quand Alvarez activait le soufflet sous le feu ardent. Il donnait alors au fer incandescent la forme désirée, à coups de marteau sur l'enclume. Ce forgeron et les autres de cette époque étaient de véritables artisans. Ils pouvaient faire surgir n'importe quelle forme en fer forgé. J'ai eu recours à son art pour modeler certaines pièces de fer dont on avait besoin dans notre magasin. Après l'ouverture de Chibougamau et de ses développements miniers, Alvarez y a déménagé avec toute sa famille. Quand j'y suis allé prêcher, j'ai eu le plaisir de revoir cette parenté de Laterrière. J'ai moins connu Juliette Émond, sœur de Germaine, qui avait épousé Napoléon Saint-Gelais. Je crois qu'ils demeuraient dans la région de Dolbeau. Des membres de cette famille venaient quelquefois chez nous, à Jonquière et à Kénogami, jaser avec ma mère. Je les écoutais avec intérêt.

### **Alexandre**

Alexandre, troisième enfant de Thomas Émond et Marie Girard, avait épousé Mélanie Lavoie. Ce couple demeurait à Bagotville. On

allait le visiter quand on allait chez mon oncle Philius Bouchard. Alexandre et Pitre ont été de gros « contracteurs » forestiers. Je les ai connus surtout à l'époque de leur retraite. Ces gens travaillaient dans le bois, avec les bûcherons. Ils n'avaient pas la machinerie que nous avons actuellement pour faciliter leur ouvrage. Plusieurs ont été blessés, coupés ou écrasés par les arbres. Le travail dans les chantiers était rude.

### **Achille**

Achille, marié à Marie-Louise Vaillancourt, était aussi un travailleur de chantier. Il est mort finalement d'un terrible accident de bûcheron, toujours si redouté: un arbre s'est abattu sur lui. Le couple a eu de nombreux enfants. Je les ai tous connus. Celle qui nous était la plus familière, parce qu'elle venait souvent chez nous, jaser avec ma mère, était Étienne, restée célibataire. Elle était experte en couture, comme ma mère. Les deux femmes partageaient leur expérience du moulin à coudre. J'ai rencontré quelques fois aussi, dans la famille d'Achille, Lucénie Émond. Elle avait épousé Jules Gauthier. J'ai interrogé longuement cette famille en 1988.

Jules Gauthier, l'ancêtre, a été à l'origine de Laterrière, tout comme mon ancêtre, Sauveur Saint-Gelais, premier colon de Laterrière (Grand-Brûlé), arrivé dès 1842. Voici comment tout a commencé. À Saint-Alexis de Grande-Baie se trouvait un oblat, le père Honorat. Il croyait que le Grand-Brûlé était la place idéale pour ériger une paroisse. Il s'y transporta donc en 1846 et y construisit un moulin sur la rivière du Moulin, ayant en tête la construction prochaine d'une église. Mais en 1848, le père Honorat, criblé de dettes, fut rappelé par sa communauté. En 1852, Jules Gauthier, récemment arrivé de France, et cherchant un endroit où s'établir, acheta le moulin du père Honorat et vint se construire tout près. Un descendant, épousera Lucénie Émond, fille d'Achille Émond dont nous avons déjà parlé. Gilles Gauthier, Thérèse et Françoise Gauthier sont leurs descendants. Cette dernière est devenue ministre dans le gouvernement du Québec.

De la famille d'Achille Émond, j'ai connu aussi René, Paul, Germain, Rita, Desneiges et Juliette. Leur frère Thomas a été contremaître à l'Alcan, puis épicier et maire à Laterrière. J'ai connu aussi Simone, qui avait épousé Ulysse Tremblay, surintendant de Price à Pibarc. Il s'occupait du flottage du bois. Leur fille Nicole avait épousé le fils du Dr Marchand de Kénogami. Enfin, j'ai bien connu dans cette famille les deux sœurs religieuses Éléonore et Thérèse, de la communauté du Bon-Conseil, où est entrée aussi Violette dont il a été question plus haut. J'allais les voir au cours de mes prédications, à Chicoutimi, Saint-Félicien, les Escoumins... où ces religieuses étaient nommées pour enseigner dans leurs différents couvents de la région. J'ai présidé le 50<sup>e</sup> anniversaire de vie religieuse des sœurs Éléonore et Thérèse en 1999, à Chicoutimi, en même temps que le jubilé de plusieurs autres religieuses de cette communauté. Après avoir parlé des enfants d'Achille, je parlerai maintenant de ses sœurs : Marie-Louise, Lauretta et Julie.



ANOC, Coll. de la SHS, n° 8206

Les noces d'or de M. et Mme Pitre Émond. Ils sont entourés de l'abbé Adolphe Tremblay et du père Pierre-Maurice Hébert.

### Marie-Louise

Marie-Louise Émond avait épousé Henri Dufour, boulanger à Jonquière, près de la rivière aux Sables. Ils avaient élevé deux enfants, Albert et Jacqueline. Camil Girard, professeur à l'UQAC, fait un rapprochement entre le boulanger Henri Dufour et Cyrille Émond. L'épouse de celui-ci raconte : « Le père de Cyrille était associé avec mon oncle Henri Dufour... Son père nous a vendu sa boulangerie<sup>1</sup>. »

Marie-Louise Émond était une grande confidente de ma mère, qui la visitait souvent à Jonquière. Quand j'étais jeune (avant l'âge scolaire), ma mère m'amenait visiter sa tante. Je trouvais le temps très long car j'avais la consigne de ne pas quitter l'appartement. Ma mère avait peur que je dérange quoi que ce soit chez sa tante. Mais je m'échappais parfois pour descendre à l'étable voir les chevaux. J'allais voir aussi le four à pain, surtout quand une fournée était en marche. Les employés pétrissaient des miches de pain, les plaçaient dans des boîtes de métal qu'ils glissaient dans le four, à l'aide d'une longue perche. Après quelques minutes, les boîtes étaient retirées. Elles étaient tournées et secouées sur la table où des rangées de beaux pains dorés s'étaient. La notion de l'industrie se formait en moi. Plus tard à Ottawa, j'ai vu, à travers une fenêtre de manufacture, des files de verres en papier sortir au bout d'une série de feuilles cirées. Ces feuilles imperméables passaient une à une sous un marteau automatique qui leur donnait leur forme de verre à boire. Je pensais : « quelle merveille que l'automatisme ! »

### Lauretta

Lauretta Émond demeurait tout près de chez nous à Jonquière. Elle avait épousé Évariste Gauthier dont la famille avait une ferme au rang Saint-Paul à Chicoutimi. Évariste a travaillé d'abord pour Gagnon & Frères et a été par la suite marchand à Jonquière. Ils avaient trois garçons. Georges-Thomas et Alfred se

sont mariés et ont eu des enfants. René était Père blanc et a été missionnaire en Afrique, avant son retour au Canada. Les trois hommes étaient beaucoup plus âgés que moi, mais je les ai tous fréquentés avec bonheur. Georges-Thomas était chirurgien en ORL. J'allais le voir à Chicoutimi pour des soins de l'oreille. Alfred était un homme libre qui venait souvent chez nous et nous amusait avec ses histoires. Il me reste à parler de ma grand-mère, Julie.

### Julie

Julie Émond, ma grand-mère, a épousé Honoré dit Henry Saint-Gelais, descendant du premier colon de Laterrière, dont nous avons déjà parlé. Les Saint-Gelais étaient des hommes forts<sup>2</sup>. L'ancêtre, Sauveur Saint-Gelais, était un soldat du Marquis de Vaudreuil. Il était allé à la guerre des Boers et était revenu avec une plaque de métal sur la tête. Henry Saint-Gelais avait une ferme sur le chemin du Portage, là où son ancêtre s'était installé, à l'origine. Lorsque sa maison a brûlé, il est venu s'établir au village avec sa famille. Ernest Gauthier, qui élevait plus de 300 porcs à Laterrière, l'a engagé sur sa ferme. Ensuite, Henry a tenu des dépôts dans les chantiers. Il était habile à conduire des hommes. Tenancier d'hôtel, il a été aussi vendeur itinérant, agent d'assurances et agent manufacturier. Finalement il a été gardien durant les travaux du barrage de Shipshaw. Julie, de son côté, était une femme forte et débrouillarde. Elle a dû s'adapter à plusieurs situations différentes et difficiles. Elle était la personne à tout faire, dans les dépôts, dans les hôtels, dans les presbytères, en plus du travail dans sa propre maison pour sa famille. Le curé Napoléon Saint-Gelais, frère d'Henry, ne se fiait qu'à elle pour tenir les presbytères où il était nommé curé (à La Doré, à Baie-Sainte-Catherine, à Saint-Cyriac, à Hébertville-Station...). Julie et Henry ont eu plusieurs enfants, mais quelques-uns sont morts de la grippe espagnole. Ceux qui ont survécu ont élevé des familles. Ce sont Isabelle, ma mère Desneiges et Thomesse.

Peu de travaux ont été publiés jusqu'ici sur les Émond. J'ai préparé un tableau synoptique qui donnera peut-être des pistes pour d'autres travaux

\* Je remercie le professeur Camil Girard pour l'attention qu'il a accordée à ce travail.

### NOTES

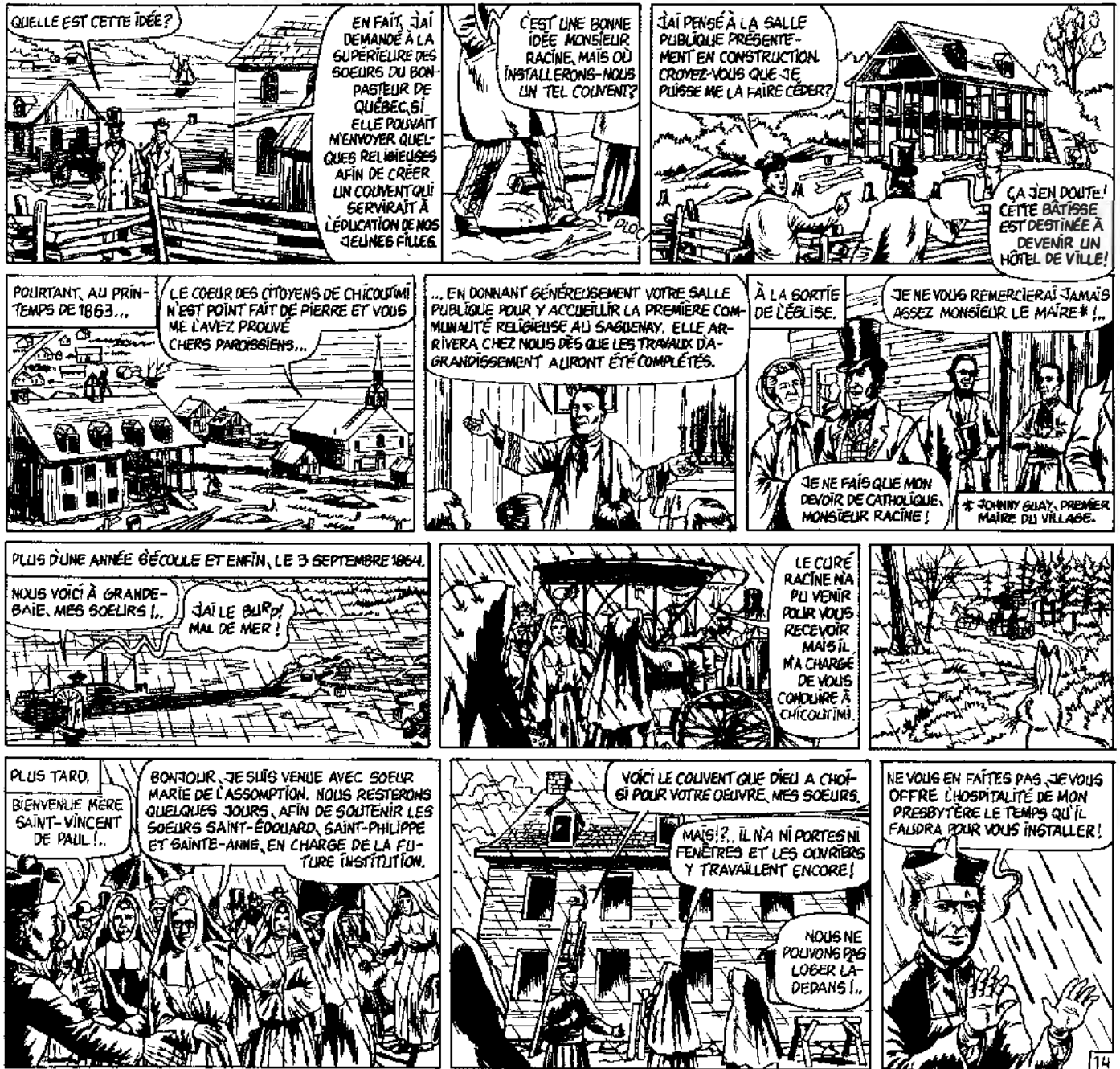
1. *Saguenayensia*, déc. 1986, p.146
2. Voir: Pierre-Maurice Hébert, « Les Saint-Gelais du Canada », dans *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, sept. et déc. 1975.

# Le récit de Chicoutimi : l'éducation

Texte de Julien Bergeron, dessin de Steeve Barette

Cette bande dessinée publiée pour la première fois dans le journal *Le Progrès-Dimanche* à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de fondation de Chicoutimi (1992) porte le n° 46 des publications de la Société historique du Saguenay. Épuisée depuis longtemps, nous avons pensé vous la faire redécouvrir. Dans ce numéro, nous vous présentons la première partie du thème qui porte sur l'éducation.





à suivre

## [www.shistoriquesaguenay.com](http://www.shistoriquesaguenay.com)

- Vous accéderez à :
- l'index de la *Revue Saguenayensia*
  - notre bibliothèque
- Vous y découvrirez :
- notre programmation d'activités
  - les *Veillées de Saguenayensia* à venir
- Vous commanderez en ligne :
- les publications de la SHS
  - le drapeau du Saguenay–Lac-Saint-Jean

# À TRAVERS LES ARCHIVES

## Le surprenant périple d'une platine de fusil!

par Simon Gilbert,  
Collectionneur

De nos jours avec Internet et la haute vitesse la vie file à vive allure, mais quelquefois devant une bonne tasse de café, il peut nous arriver de nous arrêter pour souffler un peu et peut-être de réfléchir sur nos origines familiales et notre histoire commune... Longtemps la traite des pelleteries a représenté la seule richesse de la région. Notre histoire est liée aux commerces avec les Montagnais fournisseurs et aux traiteurs français qui les côtoyaient et bien entendu à la conversion de ces derniers au catholicisme par les missionnaires jésuites. La Nouvelle-France nous fait beaucoup rêver, l'époque des guerres coloniales et hauts faits d'armes de nos ancêtres. Avons-nous toujours aujourd'hui un héritage de l'ancien régime? Que nous reste-t-il du temps des postes de traite français sur le territoire saguenéen?

En lisant les recherches du réputé historien Russel Bouchard, j'ai fait une fabuleuse découverte. Dans deux de ses publications, l'historien mentionne l'existence d'une pièce sacrée de notre patrimoine, un objet témoin de notre histoire datant du XVII<sup>e</sup> siècle, nous ramenant aux premiers jours du pays et de plus, historiquement documenté!!! Il existe donc bel et bien toujours un lien physique concret avec notre passé. Mais quel est ce trésor caché?

Il s'agit d'une rarissime platine de fusil à silex française datant vers 1660 qui provient de l'ancienne collection du défunt Musée du Saguenay (Référence dans l'ancienne collection du musée : 1975-0218). La platine est la partie mécanique de mise à feu du fusil. Elle fut retrouvée sur les rives du lac Manouan en 1955. Le nom de l'habile artisan qui l'a forgée est toujours lisible, entaillé sur la queue de la platine à la verticale, DVPRE pour Dupré un arquebusier à Saint-Etienne, (Loire) en France au XVII<sup>e</sup> siècle, qui serait probablement tombé dans les oubliettes de l'histoire sans ce témoignage du passé qui nous le fait revivre. La platine fut retrouvée dans un état exceptionnel de préservation, dégageant un sentiment de vieillesse. Elle nous parle d'elle-même avec sa couleur métallique noircie par plus de trois siècles d'exposition au dur climat québécois. C'est une partie méconnue de notre histoire qui se reflète en elle.

La platine a une surface arrondie, comme le chien (partie arrière pivotante en forme de « col de cygne ») ce qui est typique de l'époque. Après observation on peut se rendre compte de l'absence de vis de fixation qui auraient indiqué que la platine était partie prenante d'une monture lors de sa perte ou de son abandon. Il s'agit donc d'une pièce détachée sans doute récupérée par un poste de traite pour une réparation éventuelle, probablement celui de Métabetchouan 1676-1697. Par sa construction, la platine est de qualité supérieure et par sa taille (14,8 cm) nous pouvons en déduire d'usage apparemment militaire; il est fort probable que les vieux fusils brisés ou en piètre condition qui accumulaient la poussière dans les magasins du Roy à Québec aient été recyclés pour la traite, mais de qui provenaient ces fusils militaires? Qui les a apportés ici au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle?

Il existe sûrement plusieurs hypothèses, mais après quelques recherches je n'ai trouvé qu'un seul régiment, le Carignan-Salières arrivé en 1665 pour la défense de la colonie continuellement sous la menace iroquoise. Est-ce là une coïncidence? Peut-être... Le régiment était armé de mousquets à mèche et de 200 fusils à silex avec baïonnettes, une nouveauté de l'époque. Très peu d'exemplaires d'armes françaises du milieu du XVII<sup>e</sup> sont parvenus jusqu'à nous, la prochaine arrivée de militaires au pays se fera seulement en 1683 et sera composée de Compagnies Franches de la Marine. Beaucoup de familles québécoises descendent de ce prestigieux et légendaire régiment Carignan-Salières; plusieurs officiers et soldats ont pris pays et femme parmi les filles du Roy. Ils forment une partie importante des ancêtres des Canadiens français. La platine Dupré fait présentement partie d'une collection privée, et qui sait peut-être retrouvera-t-elle un jour les murs d'un musée dans son écrin saguenéen. Les trésors ne sont pas toujours faits d'or, et quelquefois ce sont de si petits précieux objets.



Simon Gilbert

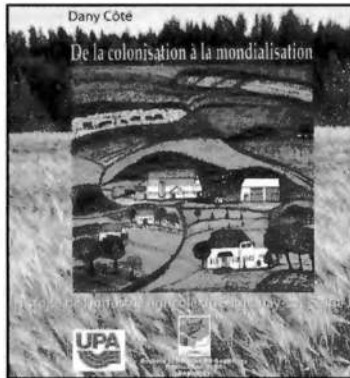


Simon Gilbert



Simon Gilbert

# D'UNE PAGE À L'AUTRE



**Dany Côté. De la colonisation à la mondialisation : Histoire de l'industrie agricole du Saguenay-Lac-Saint-Jean ( 1838-2005 ), Saguenay, Fédération de l'Union des producteurs agricoles du Saguenay-Lac-Saint-Jean et Société historique du Saguenay, 2004, 292 p. « Coll. des publications de la Société historique du Saguenay n° 51 »**

Dans son histoire de l'agriculture au Saguenay-Lac-Saint-Jean, l'auteur, Dany Côté, signe le second volet de ses synthèses sur les grands secteurs d'activité économique de la région. Du point de vue de l'approche, l'ouvrage montre beaucoup de similitudes avec son premier volet, celui sur l'histoire de l'industrie forestière. Dans les six premiers chapitres, il dresse un portrait chronologique de l'histoire de l'agriculture suivant les étapes les plus marquantes du développement de ce champ d'activité. Ainsi, au chapitre 1, l'auteur retrace les faits saillants de l'implantation d'une agriculture régionale couvrant la période amérindienne jusqu'à la colonisation du Saguenay. Il évoque dans les chapitres suivants la période de la colonisation du Lac-Saint-Jean et des premiers regroupements agricoles, de 1849 à 1880; L'étape de l'établissement de l'industrie laitière et du développement des moyens de communications, à compter des années 1880; celle des débuts des regroupements et des unions agricoles, au début du XX<sup>e</sup> siècle; celle des années de crise et des

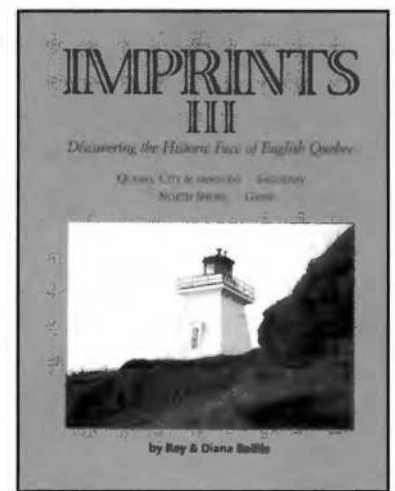
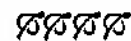
années de guerre, de 1920 à 1945 et la période contemporaine qui explore les nouvelles données agricoles et son intégration dans l'économie mondiale. Quatre autres chapitres viennent compléter l'oeuvre en illustrant les principales activités agricoles pratiquées selon les saisons. Cette seconde partie est l'occasion de décrire les bases de la pratique agricole et d'initier le lecteur à ses particularités régionales.

L'auteur nous amène à découvrir un secteur de l'économie, qui bien qu'omniprésent dans la région, n'en demeure pas moins méconnu pour la majorité de la population. Utilisant un langage clair et dépouillé, il va directement au but et dresse un portrait général, quoiqu'un peu superficiel, de son sujet. Bien qu'inégaux, les chapitres offrent une synthèse juste de l'histoire de l'agriculture. Les chapitres 4, 5 et 6, portant sur la période plus récente, sont les plus étoffés. L'ouvrage présente un panorama des plus intéressants sur tout ce qui touche l'industrie laitière et les différentes organisations agricoles qui ont vu le jour dans le but d'aider les cultivateurs à améliorer leurs conditions et du fait même leurs rendements. L'histoire des regroupements, des unions et des coopératives agricoles est particulièrement captivante et complète. Par ailleurs, l'auteur brosse un tableau lucide des problèmes et des enjeux actuels de ce secteur de l'économie régionale. Toutefois, il aurait été intéressant qu'il insiste davantage sur les problèmes que vécurent les cultivateurs venus s'installer dans la région au XIX<sup>e</sup> siècle. Faire état des succès de plusieurs d'entre eux qui allèrent grossir les rangs des émigrants vers les États-Unis. Insister quelque peu sur les avantages et les désavantages pour les habitants du Saguenay-Lac-Saint-Jean à s'intégrer dans un système économique dualiste centré autour des activités forestières et de l'agriculture. Enfin, il eut été souhaitable qu'une plus grande place fut réservée aux conséquences et à la

place qu'a prise l'évolution technologique et la mécanisation de l'agriculture.

Malgré ces quelques réserves, l'oeuvre de Dany Côté demeure des plus pertinentes. Elle doit à coup sûr occuper une place de choix dans les bibliothèques de ceux et celles qui affectionnent l'histoire régionale. Sa lecture est d'ailleurs agrémentée d'une facture moderne et soignée, un format original et une iconographie remarquable. Finalement, on se doit de souligner l'heureuse initiative qu'a prise l'UPA de distribuer le livre parmi tous ses membres. Les principaux intéressés sauront, à coup sûr, apprécier ce cadeau.

*Jérôme Gagnon*



**Ray et Diana Baillie. Imprints III : Discovering the historic face of English Quebec. Montréal, Canadian Publisher, 2004, 255 p.**

La passion pour l'histoire et le patrimoine peut parfois mener fort loin. C'est précisément le cas de deux Montréalais de langue anglaise, Ray et Diana Baillie, qui ont mené à bien un extraordinaire projet de retraite. En effet, depuis quelques années,

ils ont réalisé des dizaines de voyages dans tout le Québec et visité près de 200 petites localités où l'on retrouve des signes tangibles de présence anglophone. Au cours de leurs périples, ils ont pris des centaines de photos et réalisé de minutieuses recherches historiques et architecturales. Le fruit de tout ceci est la publication de trois excellents livres sur le legs anglophone dans la province de Québec, depuis la prise de possession de la Nouvelle-France, au XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à aujourd'hui. Celui qui nous intéresse plus particulièrement est le troisième, car il porte sur tout l'est du Québec.

Depuis cet événement primordial dans notre histoire qu'est la Conquête, les Anglais ont longtemps tenu les guides de l'économie et de la politique, du moins jusqu'à la Révolution tranquille. Leur présence s'est notamment fait sentir dans l'architecture urbaine. Bien nantis,

plusieurs Anglophones ont laissé leurs traces en faisant construire des résidences parfois somptueuses, des commerces et des industries ainsi que des institutions, qui sans être luxueuses ont un aspect magnifique.

Les sites à consonance anglaise, tous les amateurs d'histoire le savent, sont nombreux et riches en histoire et en architecture. Bien sûr, on ne retrouve pas les Anglophones seulement dans les grandes villes comme Montréal ou Québec, ou dans les Cantons de l'Est, mais également dans les régions périphériques, les régions dites éloignées. C'est évidemment le cas dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Depuis l'ouverture officielle à la colonisation et l'industrialisation au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avec en tête les membres de la famille Price, les Anglophones ont eu une influence marquante sur notre destinée. On n'a qu'à penser aux villes de compagnie ou

aux immenses industries reliées à la transformation du bois ou la production d'aluminium. C'est pourquoi les deux membres de la famille Baillie consacrent un chapitre complet de leur troisième livre sur notre région, où notamment Arvida, Kénogami et Riverbend sont à l'honneur.

Grâce à ses 256 pages chargées de photographies, les amateurs de belles résidences, de décors extérieurs riches en fleurs et en aménagement paysagers seront servis à souhait par cet ouvrage magnifiquement bien illustré. Que des photos prises par ces auteurs, qui nous montrent une variété architecturale vraiment étonnante, sur plus de deux siècles et demi de présence. Soulignons en terminant que *Imprints III* est édité par la maison d'édition montréalaise Price-Patterson.

Dany Côté



## À PLACER À VOTRE AGENDA

### *Les veillées de Saguenayensia 2005*

*Venez partager notre passion de l'histoire  
avec nos conférences animées  
tous les mercredis à 19 h*

**15 juin :** *Histoire des bâtiments du Complexe hospitalier de la Sagamie et visite du jardin privée des sœurs Augustines avec Luc Gagnon*

**22 juin :** *Arvida : ville de compagnie avec Dany Côté*

**29 juin :** *Une visite inédite du quartier est de Chicoutimi avec Éric Tremblay*

**6 juillet :** *Le quartier du Bassin avec Jérôme Gagnon*

**13 juillet :** *Kénogami, ville industrielle avec Dany Côté*

**20 juillet :** *Chicoutimi au fil de l'eau avec Jérôme Gagnon*

**27 juillet :** *Port-Alfred, ville industrielle avec Mario Lalancette*

**POUR INFORMATION ET RÉSERVATION :**

**549-2805**

# LES MÉCONNUS DE L'HISTOIRE

par Jérôme Gagnon  
Historien, Musée Louis-Hémon

## Sifroid Desjardins ( 1845-1929 )



Le coin de la rue principale à Péribonka au début du XX<sup>e</sup> siècle. À gauche, le magasin de Sifroid Desjardins

À l'image du père Samuel Chapdelaine, il y a, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, de ces personnages qui, constamment en déplacement, seront, tout au long de leur vie, portés en avant au gré de l'évolution et du peuplement de la région. Sifroid Desjardins s'inscrit dans ce type d'homme, dont les descendants se retrouvent dans plusieurs localités du Saguenay et du Lac-Saint-Jean.

À l'instar de la majorité des premiers arrivants, Sifroid Desjardins est originaire de Charlevoix. Il naît à Saint-Étienne de la Malbaie le 18 novembre 1845, de l'union d'Alexandre Roy dit Desjardins et d'Eulalie Duchêne. Nous savons peu de chose des deux premières décennies de sa vie, sinon qu'il apprend le métier de forgeron. C'est la profession qu'il affiche lorsque le 27 février

1865, il épouse, à Sainte-Agnès de la Malbaie, Olympe Fortin. Cette union est des plus prolifiques. Le 16 décembre naît leur premier enfant Joseph-Horace, le seul à naître en Charlevoix. Neuf autres enfants naîtront jusqu'en 1889, dont seulement deux filles.

La présence au Saguenay de la famille de Sifroid Desjardins est attestée à compter de 1867. Cette année-là, le couple porte en terre un enfant qui n'aura vécu que quelques jours. L'événement est inscrit dans les registres de la paroisse de Notre-Dame de Laterrière, où il demeure vraisemblablement jusqu'en 1883. Il s'est établi sur le chemin de l'Église, sur une partie du lot 8 du rang VI du canton Laterrière. Sifroid opère à cet endroit une forge et un petit magasin général. Comme il est mentionné dans plusieurs documents, il pratique également l'agriculture. Après quelques années, les affaires ne semblent pas très bonnes puisqu'il doit déclarer faillite au printemps de 1875. Le 9 avril 1883, il acquiert du juge Francis Herman O'Brien, une propriété sur la rue Racine dans le quartier est de la ville de Chicoutimi. L'année suivante, le 18 avril 1884, il s'associe avec son fils aîné, Horace, afin d'y tenir là un commerce général et une forge. Nous n'avons pas d'indication précise sur la santé de ce commerce. Les difficultés ne tardent cependant pas à survenir puisque le 30 avril, un incendie ravage une partie du côté nord de la partie est de la rue Racine. La conflagration origine de chez Desjardins et s'étend à quelques bâtiments environnants. Au cours de l'été, il fait reconstruire une maison que le chroniqueur chicoutimien, Jean-Baptiste Petit, considère comme l'une des plus belles de la ville.

À la suite de l'acquisition d'une seconde propriété sise au coin de la rue Racine et de l'actuelle rue du Havre et sa location à de nouveaux marchands en 1888, les obligations financières contractés par Desjardins auprès de particuliers nous laissent deviner une situation précaire vers la fin de la décennie 1880 puisque Chicoutimi vit alors une période creuse de son histoire économique. Le ralen-

Coll. du Musée Louis-Hémon

tissement dans les activités forestières et l'arrivée du chemin de fer à Roberval plutôt qu'au Saguenay contribuent à détourner l'activité commerciale vers le Lac-Saint-Jean. Desjardins doit donc se départir de sa seconde propriété chicoutimienne pour couvrir ses dettes. Nous n'avons toutefois pas d'indication précise sur la fin de ses activités commerciales chicoutimiennes. En 1889, Jean-Baptiste Petit le place parmi les forgerons de la ville. Cinq ans plus tard, il mentionne que le photographe G.-O. Tousignant aurait acquis sa propriété principale. Cette assertion serait corroborée par le fait qu'en janvier 1894, Desjardins se porte acquéreur d'une partie du lot 4 du rang VI du canton Laterrière, ce qui laisse supposer que notre homme est tenté par un retour à Laterrière. L'expérience est de courte durée, Le terrain est rétrocédé à son ancien propriétaire un mois plus tard.

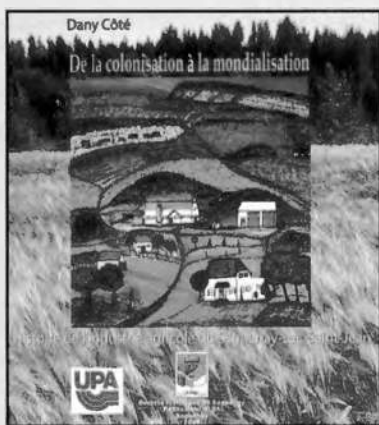
Nous retrouvons la trace de Sifroid Desjardins le 1er septembre 1899, alors qu'il contracte un billet promissoire de 25,00 \$ et affirme habiter la paroisse de Saint-Gédéon au Lac-Saint-Jean. Quelques actes notariés laissent entrevoir qu'il pratique, avec son fils Esdras, le métier de forgeron dans le secteur et qu'il y demeure au moins jusqu'en 1903. Le 10 janvier 1907, on le retrouve à Péribonka, alors qu'il achète une partie du lot 15 du rang II du canton Dalmas. Sur cette propriété, il construit une vaste maison et un magasin général. Âgé de 62 ans, il apparaît que ce dernier exploite le commerce en association avec un de ses fils portant le même nom que lui. Les Desjardins s'implantent donc à Péribonka. En 1908, Sifroid, le père, fait partie du Conseil municipal de Saint-Amédée-de-Péribonka. En 1912, le jeune Sifroid épouse Yvonne Niquet, la fille du fondateur de la localité. Il deviendra, plus tard, maire de la municipalité. Pour l'heure, il acquiert, avec sa femme, le commerce et la propriété du père en septembre 1917.

Sifroid Desjardins fait partie des figures dominantes du Péribonka des années de colonisation. Nous savons, par des témoignages, qu'il a connu Louis Hémon, l'auteur du célèbre roman *Maria Chapdelaine*. Dans son livre, *L'aventure Louis Hémon*, le journaliste Alfred Ayotte affirme que, selon les témoins qu'il a interrogés, le père Desjardins était surnommé « Six-fois le Diable » en raison de sa manie de sacrer copieusement. Sifroid Desjardins termine son périple à Mistassini où il décède, en 1929, alors qu'il habite avec son fils Donat. Plusieurs informations nous manquent pour compléter le portrait de notre personnage. Des recherches subséquentes, notamment dans les greffes des notaires du Lac-Saint-Jean, nous permettraient d'en apprendre davantage sur son parcours.

Sources: Greffes des notaires Ovide Bossé, Maurice-Ovide Bossé, Thomas-Z. Cloutier, Lucien Tremblay et Séverin Dumais; Registre d'État civil des paroisses Saint-Étienne de la Malbaie, Sainte-Agnès de la Malbaie, Notre-Dame de Laterrière et Saint-François-Xavier de Chicoutimi; Russel Bouchard, *La vie quotidienne au temps des fondateurs*, 4 tomes; Alfred Ayotte et Victor Tremblay, *L'aventure Louis Hémon*.

## Procurez-vous la nouvelle publication de la Société historique du Saguenay.

### « L'histoire de l'industrie agricole du Saguenay-Lac-Saint-Jean » de Dany Côté



- Je désire obtenir cette publication  
 Je joint un chèque de 38 \$ (30 \$ volume + 8 \$ frais de poste)

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_

**Société historique du Saguenay, 930, Jacques-Cartier Est, Chicoutimi, G7H 7K9**

# EN BREF

## **Nouveau conseil d'administration de la Société historique du Saguenay**

Le 6 avril dernier a eu lieu l'assemblée générale annuelle de la SHS. Deux nouveaux membres se sont joints au Conseil d'administration. Il s'agit de M. J.-E. Falardeau de Jonquière et de Mme Laurence Pedneault de Chicoutimi.

Le nouveau conseil se compose de la façon suivante : Lorenzo Beaulieu, président; Jean-Claude Basque, vice-président; Ronald Boivin, trésorier; Jean Tremblay, secrétaire; Mimi-Constance Couture, J.-E. Falardeau, Lise Gagnon, Laurence Pedneault, Val Rasmussen, Michel Savard, Patrice Tremblay, administrateurs.



## **Emplois étudiants**

Deux étudiants pourront bénéficier d'un emploi d'été à la Société historique du Saguenay. L'un travaillera à refaire nos éphémérides et l'autre au traitement des fonds d'archives.



## **Correction**

Dans la revue 46, n° 4, octobre-décembre 2004 aux pages 6 et 7, une erreur de prénom s'est glisée dans la source des photographies. Nous aurions dû lire Michel au lieu de Pierre Ricard.

## **Vente de livres à la SHS**

Surveiller notre vente annuelle de volumes qui aura lieu au mois de septembre. Les dates et les heures sont à confirmer. Pour en savoir plus visitez notre site Internet : [www.shistoriquesaguenay.com](http://www.shistoriquesaguenay.com)



**Nouveau membre de l'Ordre des Vingt-et-Un.** Le 11 juin dernier, M. Pierre Lavoie a été reçu au sein de l'Ordre des Vingt-et-Un. Il occupe le siège n° 18, en remplacement de Raoul Lapointe décédé le 10 juin 2004. Sur la photo : Mme Routhier (proposateur pour la candidature de M. Lavoie), MM. Éric Tremblay (maître de cérémonie), Pierre Lavoie, Lorenzo Beaulieu (président de la SHS), Denis Renaud et Aurélien Tremblay (membres de l'Ordre des Vingt-et-Un).



**Trophée de la Guerre des Cloches.** M. Robert Morency, réalisateur à CBJ-Radio-Canada a remis à M. Lorenzo Beaulieu, président de la Société historique, le trophée du grand gagnant de la Guerre des Cloches 2005, lors de l'assemblée générale annuelle de la Société historique du Saguenay le 6 avril dernier.



**Croisière historique 2005.** Le 11 juin avait lieu la troisième croisière historique de la SHS. Cette croisière qui lance la saison des Veillées de Saguenayensia a connu un grand succès. Plus de 200 personnes sont venues entendre le conférencier invité Jérôme Gagnon et admirer le paysage tout en profitant du soleil qui était également au rendez-vous.

# SITE ET MONUMENT

## La rivière Sainte-Marguerite

par Érik Langevin  
Archéologue, Laboratoire d'archéologie, UQAC

Le delta de la rivière Sainte-Marguerite et l'anse qu'il forme constitue de loin la halte naturelle la plus vaste entre La Baie et Tadoussac, donc entre le Haut-Saguenay et l'embouchure sur le Saint-Laurent. Cette anse ne se démarque pas qu'au niveau de sa superficie, mais également en termes de ressources qui peuvent être exploitées sans grands efforts.

Localisée sur la rive nord du Saguenay, à 25 kilomètres en amont de Tadoussac et à 80 km en aval de Chicoutimi, l'anse de la Sainte-Marguerite a une superficie globale d'environ 3,4 km<sup>2</sup>. L'altitude moyenne des terres qui forment la baie de Sainte-Marguerite étant inférieure à 30 m au-dessus du niveau moyen de la mer, cette dernière doit être incluse à l'intérieur des limites des basses-terres du Saguenay et du Saint-Laurent. Le milieu écologique terrestre qu'on y observe plaide en faveur de cette conclusion: climat et végétation se démarquent par rapport aux hautes-terres qui ceignent la baie.

L'environnement naturel de la rivière Sainte-Marguerite a été modifié à plusieurs reprises au cours des temps par l'occupation humaine. C'est ainsi que les plus vieux sites archéologiques qui y ont été découverts sont également les plus anciens à avoir été identifiés pour toute la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Cette occupation initiale daterait vraisemblablement de plus de 6000 ans. L'occupation qui a cependant laissé les traces les plus visibles est celle liée à la mise en place puis à l'opération de l'usine Price au début de ce siècle. A également contribué à perturber le contexte naturel des lieux, l'exploitation par de petites scieries alimentées par le bois de la Sainte-Marguerite dès la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est en effet à cet endroit qu'ont été érigés la plupart des bâtiments et annexes du village industriel de la Bay Mill, propriété de la Price Brothers & Co. Entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le premier quart du XX<sup>e</sup>, les cartes qui illustrent l'occupation des lieux montrent que des bâtiments se sont ajoutés alors que d'autres étaient abandonnés, voire démantelés.

Suite à la fermeture de la scierie en 1920, ne sont demeurés sur place que la base de mortier de certains bâtiments, certaines pièces d'équipement trop lourdes ou désuètes, des aménagements fixes (routes, excavations, aplanissement, etc.) et, possiblement, différents débris qui n'auraient pas trouvé preneur pour diverses raisons. Ce sont ces vestiges que les randonneurs qui empruntent les sentiers érigés par le Parc du Saguenay peuvent observer encore aujourd'hui.

Une carte découverte dans les archives du Fonds Price déposées à Chicoutimi indique qu'une voie d'accès majeure traversait le site jusqu'à une petite anse située à l'est de la baie de la Sainte-Marguerite. En effet, l'anse à la Berge, malgré ses dimensions restreintes, avait la qualité d'être peu affectée par les effets de la marée en raison des eaux très profondes à cet endroit. Par exemple, au bout du quai mobile de 300 mètres installé par Price Brothers & Co. dans le delta de la Sainte-Marguerite, la profondeur des eaux était inférieure à 3 mètres. Un canal de 5 mètres de profondeur avait même dû être creusé pour permettre aux navires de progresser à l'intérieur du delta. À l'anse à la Berge, sous un simple quai flottant de 30 mètres, la profondeur atteignait plus de 25 mètres en descente raide. Selon les indices qu'on trouve sur différentes cartes, il semble que c'est par cette anse que les produits finis étaient évacués, puis embarqués sur les navires. Il y aurait même eu un évacuateur suspendu.



Érik Langevin

# ALCAN, UN ATOUT ÉCONOMIQUE IMPORTANT

## POUR LE SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

17 milliards \$  
en investissements  
dans les installations  
régionales  
au cours des vingt  
dernières années

- 1 milliard \$  
par année  
en retombées  
économiques

[www.alcan.com](http://www.alcan.com)



## Saguenay construit l'avenir!

44 millions d'investissements en 2005 dont:

 <p><b>Palais des Sports</b> Un air de jeunesse pour le Palais des Sports Un projet de 8,5 millions de dollars</p>	 <p><b>Piste cyclable</b> 1,7 million de dollars investis dans le réseau des pistes cyclables</p>
 <p><b>Terrain de soccer - football, un partenariat Saguenay / UQAC</b> Unique au Saguenay-Lac-Saint-Jean Un stade de football et soccer de calibre national Un projet de 2,3 millions de dollars</p>	 <p>Ville de <b>Saguenay</b></p>